

DEC 1987 6\$

PER
A-799

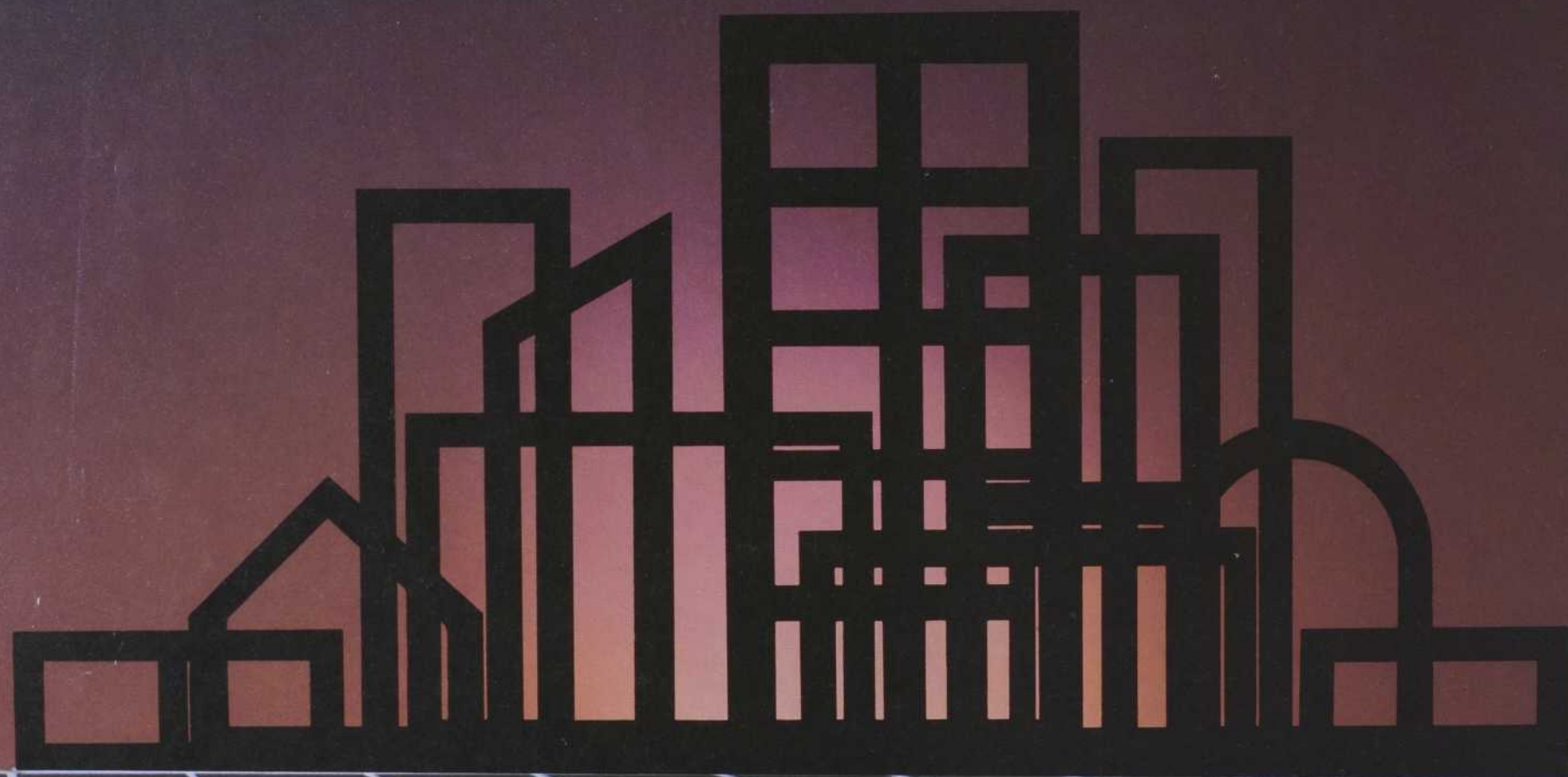
A R Q

A R C H I T E C T U R E • Q U É B E C

40

LA PRATIQUE PROFESSIONNELLE EN ARCHITECTURE

A-
L'avant-garde-
de l'économie d'énergie



SUPERVISION®



FENÊTRES ET PORTES DE QUALITÉ

Pour recevoir sans frais
notre brochure couleur
illustrant nos produits,
écrivez à :

SUPERVISION
Boîte postale 60
St-Damase (Québec)
J0H 1J0

50^{ième}
Anniversaire

1937 - 1987

ARQ

A R C H I T E C T U R E • Q U É B E C

7 ÉDITORIAL
LA PRATIQUE DE L'ARCHITECTURE AU QUÉBEC
PIERRE BOYER MERCIER

8 POINTS REPÈRES POUR UNE HISTOIRE DE LA PRATIQUE
JACQUES LACHAPELLE

12 PIÈCES SUR PIÈCES — MOTS POUR MOTS
LE HAPPENING DE L'ARCHITECTURE AU QUÉBEC — AN 1987
JEAN-LOUIS ROBILLARD

26 LE CENTENAIRE DE L'ORDRE DES ARCHITECTES DU QUÉBEC
HUBERT CHAMBERLAND

29 ANNIVERSAIRES
PIERRE-RICHARD BISSON

30 COURRIER

Rédacteur en chef: Pierre Boyer-Mercier
Comité de Rédaction: Pierre-Richard Bisson, Paul Faucher, Mark Poddubiuk,
Jacques Lachapelle, François Giraldeau

Ont collaboré à ce numéro: Pierre Boyer-Mercier, Jacques Lachapelle,
Jean-Louis Robillard, Hubert Chamberland, Pierre-Richard Bisson.

Production graphique: Copilla design inc. design de André Pettigrew
Abonnements: Michèle Mercier

ARQ Architecture/Québec est publié 6 fois l'an par le
GROUPE CULTUREL PRÉFONTAINE, corporation sans but lucratif.
Les changements d'adresse, les exemplaires non-distribuable et les
demandes d'abonnement devraient être adressées au:
GROUPE CULTUREL PRÉFONTAINE, 1463 rue Préfontaine,
Montréal, H1W 2N6. (514) 523-6832

ABONNEMENTS: \$6.00/numéro; \$36.00/6 numéros, (\$48.00: hors Canada),
\$50.00/ institutions et gouvernements.
Courrier de la deuxième classe, permis no 5699,
port de retour garanti

Représentants publicitaires: JACQUES LAUZON ET ASSOCIÉS LTÉE
Montréal: 110 Place Crémazie, suite 422, Montréal H2P 1B9. (514) 382-8630
Toronto: 102 Bloor street West, Suite 1100, Toronto, Ontario M5S 1M8. (416)
927-9911
Dépôt légal, Quatrième trimestre 1987
Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada
ARQ Architecture/Québec est distribué à tous leurs membres par:
L'ORDRE DES ARCHITECTES DU QUÉBEC
LA SOCIÉTÉ DES DÉCORATEURS ENSEMBLIERS DU QUÉBEC



Les articles et opinions qui paraissent dans la revue sont publiés sous la
responsabilité exclusive de leurs auteurs.

© GROUPE CULTUREL PRÉFONTAINE 1987
ISSN-0710-1162

Inutile d'y penser longuement... voici la technologie de l'éclairage en raccourci.

Plus d'éclairage et moins d'espace – voilà les principes de base des remarquables lampes de la nouvelle série PL*.

Ces lampes à haut rendement énergétique allient la compacité à une grande efficacité. Leur polyvalence permet la création de nouveaux effets d'éclairage saisissants.

À l'intérieur, ces lampes peuvent être encastrées ou montées en surface, sur rails ou dans des luminaires étanches. De plus, elles sont faciles à remplacer.

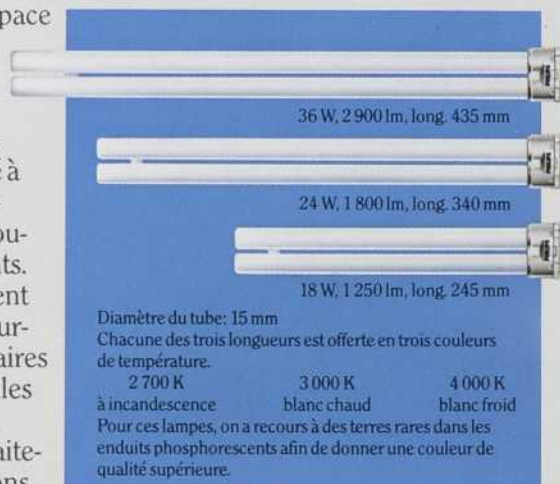
Ces lampes conviennent parfaitement à toutes sortes d'applications dans les autobus, trains, avions et bateaux.

À vrai dire, les lampes de la nouvelle série PL émettent un éclairage à haut rendement énergétique, à peu près n'importe où, pendant de longues périodes de temps.



Les lampes remarquables de la nouvelle série PL reflètent la haute technicité mise au point par Philips. Elles font partie d'une gamme de produits d'éclairage innovateurs, destinés à une foule d'applications intérieures et extérieures, dans tous les domaines.

Pour obtenir de plus amples renseignements sur nos produits ou une



évaluation, adressez-vous à Philips, dont les bureaux sont situés au 601, avenue Milner, Scarborough (Ontario) M1B 1M8.

Numéro de téléphone – (416) 292-5161.

Ne cherchez plus! Optez pour la technologie de l'éclairage en raccourci. Nous y avons longuement pensé pour vous.



Philips coupe court
aux longueurs.



Division
Éclairage

L'éclaireur du monde

PHILIPS

Qui dit mieux?

la brique
d'argile cuite
résiste à toutes
les intempéries



...même aux
pluies acides!

La durabilité de la brique d'argile, c'est encore la meilleure assurance.





Chic!



Une qualité à votre image!

Recommandez les tapis en nylon ANTRON^{md} de Du Pont car ils plairont aux clients les plus exigeants. Les tapis ANTRON résistent au passage du temps de même qu'au passage des foules. Ils sont extra-résistants et leurs poils ne s'écrasent pas. Ils résistent à la saleté et leur entretien est des plus économiques. En outre, les tapis ANTRON sont offerts en une large gamme de couleurs pour vous permettre d'ajouter à votre pièce la note que vous désirez. Recommandez dès aujourd'hui les tapis en nylon ANTRON de Du Pont. Vous ne pouvez vraiment pas vous tromper.

NYLON
ANTRON^{md}

Pour longtemps.



texture vivante et durable



Grâce à plus de trente années d'expérience dans la fabrication de produits de béton, Montco est en mesure d'offrir aux professionnels de la construction, un vaste choix d'unités de maçonnerie texturées leur permettant de réaliser des constructions de qualité d'une esthétique sans pareille.

EXIGEZ LA QUALITÉ...

MONTREAL

Montco ltée.
8140, rue Bombardier
Ville d'Anjou (Québec) H1J 1A4
Tél.: (514) 351-2120

OTTAWA

Montco Ottawa inc.
Moodie Drive South, R.R.2
Richmond (Ont.) K0A 2Z0
Tél.: (613) 838-3192

MONTCO

Marquis

SYSTÈME DE TOITURE À PLANCHES ET TASSEaux



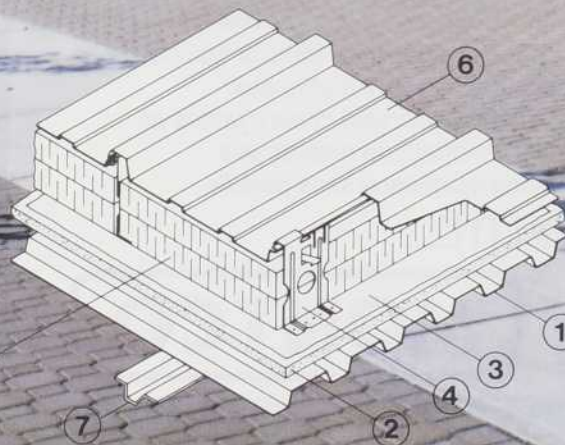
Marquis TOITURE COMPOSITE



BRÔSSARD (MONTREAL)
Tél.: (514) 875-9730

VICTORIAVILLE
Tél.: (819) 758-0661

QUÉBEC
Tél.: (418) 871-5310



LEGENDE

- ① Tablier d'acier
- ② Barrière thermique
- ③ Pare-vapeur / air
- ④ Système d'attache à bris-thermique
- ⑤ Isolation thermique
- ⑥ Tôle profilée Marquis
- ⑦ Charpente (par autres sections)

LA PRATIQUE DE L'ARCHITECTURE AU QUÉBEC

Nous proposons, dans ce numéro de décembre, en introduction à une thématique qui se prolongera sur plusieurs trimestres en 1988, un premier regard critique sur la production passée et présente de nos architectes en pratique professionnelle. Jacques Lachapelle et Jean-Louis Robillard, nos principaux collaborateurs pour cette dernière édition de l'année, ne se sont pas arrêtés, en engageant la discussion, à la définition d'une pratique professionnelle en soi, préférant présenter un survol général de la production passée et actuelle au Québec. Le comité de rédaction de la revue étant formé de quatre universitaires et de trois praticiens, le débat ne tardera pas de toute façon à s'engager sur les précisions: qu'est-ce que la pratique de l'architecture? Quelles en sont les conditions et restrictions? Comment en évaluer la qualité? Quelles en sont les extensions et quel en est l'avenir? Ce ne sont là que quelques questions qui alimenteront nos réunions et dont les réponses ne feront qu'entamer cet important dossier dans ARQ.

Difficile entreprise aussi que celle de vouloir définir le praticien, mais en tant qu'architecte en pratique privée, l'activité restrictive imposée par la survie personnelle me porte à la défense d'une définition de la pratique qui aboutit à la mise en chantier plutôt qu'à tout autre forme d'exercice: par opposition à celle qui s'ouvre sur la théorie architecturale ou plutôt l'idéologie architecturale... Pour ne pas ajouter de note péjorative à la discussion.

En toute équité je précise que l'une des pratiques ne va pas sans l'autre. L'architecture sans intentions se réduit à l'acte de bâtir comme à l'inverse l'intention sans construction se limite à la représentation.

Les universitaires, plus librement dogmatiques préconisent l'idéologie mais leurs arguments, souvent péremptaires n'en sont pas moins indicateurs. Leurs connaissances de l'architecture, conséquentes de leurs recherches personnelles, leur permet d'établir des niveaux comparatifs de pratiques. Leur rôle de catalyseurs dans la discussion ne peut être qu'un stimulant essentiel à l'évolution de la profession.

À ce titre, l'architecte Jean-Louis Robillard, un universitaire de carrière avec quelques réalisations à son crédit, se distinguait parmi nos collaborateurs pour lancer le débat. Informé et critique, son discours est réputé pour être incisif, parfois provocateur. Ce choix indique-t-il notre état de prostration devant le silence et l'indifférence de praticiens qui refusent toute discussion? Ou qui refusent de la porter sur la place publique de peur d'entacher leur image? Ou, suprême désolation, qui craignent que ne se répande l'indolence de leur démarche?

Connaissant les règles du jeu, après une pratique de vingt ans, suis-je injustement impitoyable? Aux prises avec des codes de plus en plus restrictifs, avec des ressources budgétaires limitées à l'essentiel, devant une commande définie avec poids et mesure, à la merci de promoteurs trop conscients de l'inefficacité, d'un syndicat professionnel trop bienveillant pour prendre position devant la menace de la déréglementation (à quand un bureau de soumissions contrôlées à l'AAPPQ), les priorités des praticiens pourraient bien être ailleurs: survivre par exemple!

Je me réfère à la citation de l'architecte Edward Jones, invité au symposium "consensus and other concerns" mis sur pied par la revue *Canadian Architect* (septembre 1987) pour synthétiser mon plus profond sentiment sur la pratique et je l'offre en fin de compte en réflexion à nos censeurs et critiques.

"Think of periods of architecture that you like, and you'll find the responsibility wasn't put on the architects to be geniuses each time. I think that's one of the contradiction and conflicts, that issue of being the inspired architect each time versus the practitioner".

Les divisions internes à la profession entre les conservationnistes et, appelons-les "futuristes" pour les besoins de la cause, ajoutent encore aux embûches de la pratique. Les bienfaits de certaines interventions des premiers méritent notre considération, mais de là à tout dogmatiser, peut-être pas! De là à transformer nos écoles en ateliers de travaux pratiques et de techniques de décapage, je n'y souscris pas. La société risque de payer chèrement ce moment d'inertie et de compromettre l'héritage de plusieurs générations de praticiens. Nous y reviendrons dans un prochain numéro.

Après notre second profil historique, celui de Victor Bourgeau en février 88', quelques architectes dont les réalisations sont remarquables sinon significatives, se confronteront dans un débat d'attitudes et d'intentions. Après la présentation des prix d'excellence de l'Ordre du Québec en juin 88' notre attention se portera sur notre relève en août 88' et sur leur vision de l'avenir de la profession au Québec. Pour terminer l'année, après une édition spéciale sur l'Italie prévue pour septembre 88' nous discuterons des perspectives de la pratique professionnelle et de la pratique de l'architecture dans son sens plus élargi: l'éducation, le journalisme, la critique, la gérance et la promotion de projets, la consultation en architecture, la programmation et même la représentation.

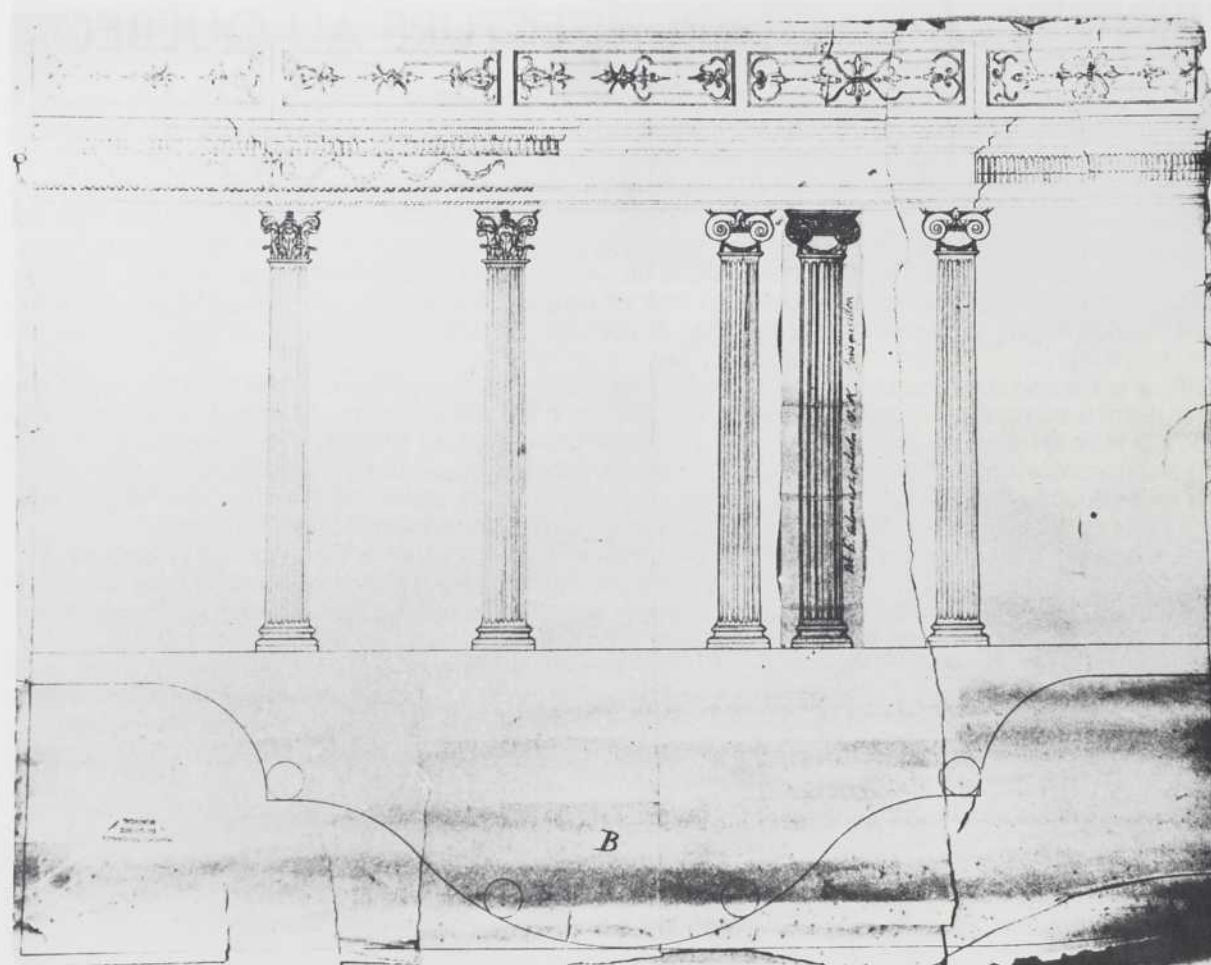
Nous maintiendrons, malgré cette concentration d'énergie sur la pratique, notre politique de promotion d'architectes québécois en présentant un nouveau profil de praticien celui d'Evans St-Gelais en octobre 88'.

Une année chargée qui pourrait bien déborder sur la prochaine tellement le débat peut être interminable. Au fait, à y penser, quel mal y aurait-il à le perpétuer?

PIERRE BOYER MERCIER

POINTS REPÈRES POUR UNE HISTOIRE DE LA PRATIQUE

JACQUES LACHAPELLE



Eglise Saint-Joseph de Chambly. Plan et élévations du jubé. Louis Quévillon. 1819 (Source: A.N.Q.M., plan no 1645).

Que faut-il comprendre, lorsqu'il est question de pratique de l'architecture québécoise? Du résultat? De sorte que l'on revient à une histoire de l'architecture conventionnelle. D'une opposition entre fonctionnaires, enseignants et architectes en pratique privée parmi lesquels, ces derniers sont les seuls à avoir droit au titre de praticiens? D'une dualité entre pratique et théorie? Mais au lieu de limiter la définition d'une pratique n'est-il pas possible de réunifier les pratiques dans un processus d'évolution non seulement de la profession mais de l'architecture elle-même et de la place qu'elle occupe dans la société. L'architecte a besoin d'une légitimation sociale de sa pratique. Ce faisant, l'architecte s'accorde un rôle et une image. En ce sens, l'hypothèse, dans ce texte trop bref, revient à montrer que cette image obéit à des thèmes récurrents au cours de l'histoire. L'intention exprimée de cette façon peut paraître prématurée: dans l'état actuel de l'historiographie, faire une telle histoire ressemble à ces jeux d'enfants où à partir de points épars, on doit tirer des lignes pour retracer peu à peu la figure représentée. Le résultat ne peut être que fragmentaire. Mais surtout, l'hypothèse de relier l'architecture à sa pratique peut sembler trop limitée. Pourtant la foi que l'architecture consiste en un projet, oblige à croire le contraire, mais suivons quelques-uns de ces points repères pour tenter de découvrir le dessin qu'ils cachent.



Jubé de l'église Saint-Mathias par Paul Rollin après 1821.

POINT DE DÉPART: L'ARTISAN

L'architecture au Québec a été longtemps appréciée pour ses aspects artisanaux. Des chercheurs comme Gérard Morisset et Alan Gowans (1) ont ainsi accordé aux humbles demeures de pierre les vertus de vérité liées à un moyen-âge idéalisé: l'expression de la structure, la simplicité des formes, un sens naturel des proportions. Puis par un processus fidèle au paradigme darwiniste, la maison se serait adaptée aux conditions climatiques avec ses avancées de toit, ses balcons et l'utilisation du bois. Perçue ainsi, la maison en pierre des champs marquait l'origine presque mythique d'une espèce isolée sur son territoire. Paradoxalement, ce dis-

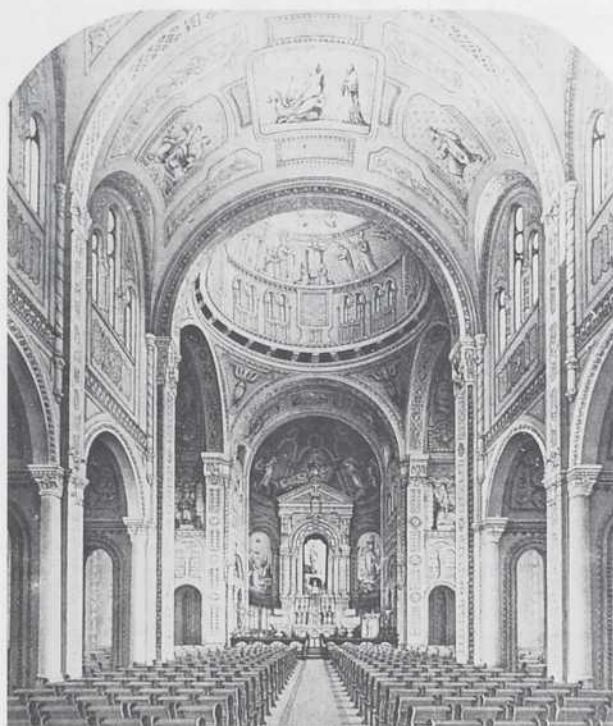
cours est influencé par des médiévalistes comme Pugin, Ruskin, Morris et Viollet-le-Duc, à quoi s'ajoute une idéologie nationaliste du terroir. Il invente pour le Québec un moyen-âge et met en arrière-plan la période historique du régime français, le classicisme. Le maçon, le charpentier, le menuisier sont valorisés parce qu'ils suggèrent un lien étroit avec le matériau et sa mise en chantier. Il est vrai cependant que le titre d'architecte était rare et son octroi obéissait à des standards adaptés aux difficiles conditions de la Nouvelle-France. Ainsi un ingénieur comme Chaussegros de Léry recevait au XVIII^e siècle les commandes de prestige, signes d'un statut supérieur. Ses réalisations et ses projets ainsi que la qualité de ses dessins montrent un niveau élevé de maîtrise du langage classique qui est la marque d'un savoir supérieur. Le travail artisanal pour sa part s'en accomode remarquablement: les résidences de pierre schématisent la composition classique des modèles locaux. Ainsi l'ensemble de la production édilitaire suit les règles classiques de convenance. L'invention d'un Québec médiéval est en porte-à-faux par rapport à cet univers intégré et hiérarchisé tant du point de vue formel que de celui de la pratique. Mais ce qui est plus important, c'est que l'historiographie dans son mépris de l'époque victorienne a longtemps dévalorisé l'architecte faisant de lui une figure péjorative dont l'intellectualisation de l'activité correspondait à une perte d'authenticité.

Le début du XIXe siècle échappait à cette critique car l'artisanat persiste durant plusieurs années après la conquête. On l'a dit, on l'a répété, la fin du régime français a entraîné le départ de l'élite francophone où le clergé prendra la relève d'une continuité des traditions. C'est bien d'artisanat qu'il s'agit ici: non pas du travail de création mais de celui de la mise en valeur d'un savoir-faire. Quévillon et son école en témoignent. Dans leurs réalisations, au-delà des qualités indéniables de l'exécution, c'est la manipulation du signe architectural qui est remarquable. Leurs décors intérieurs d'église par exemple réunissaient des plafonds à croisées, un décor classique inspiré du régime français et des éléments de style Adam colonial. L'attachement symbolique à un modèle aux dépens d'une compréhension rationnelle des principes en caractérise l'inspiration. La reprise des motifs et des solutions, d'une église à l'autre, renchérit cette lecture. L'artisan est ornemaniste. Essentiellement, sa culture est une culture locale. Son sens du beau est lié à un savoir-faire qui est le fruit d'un long apprentissage et qui tout en pouvant s'adapter et évoluer est avant tout stable. L'avènement d'une société de plus en plus urbanisée, basée sur une économie commerciale puis industrielle bouleverseront profondément cette pratique. Elle reste cependant un point de référence et de comparaison pour les changements qui vont suivre.

POINT DE FUITE: LES NÉO

Dans ce contexte d'une historiographie qui a longtemps défendu le médiévalisme et le caractère artisanal, Luc Noppen a non seulement insisté sur le caractère classique de l'architecture du régime français, mais il a fait des Baillargé, en particulier Thomas (1791-1859) appuyé par son mentor l'abbé Demers qui enseigne au Séminaire de Québec, l'exemple type de l'architecte: celui qui conçoit l'oeuvre non plus comme une collection d'ornements mais comme un tout intégré. (2) Il est significatif par exemple que l'abbé Demers traitait de quévillonage les voûtes à croisées des disciples de Quévillon. Mais Luc Noppen insiste également sur la méthode de travail de l'architecte: celui qui conçoit ses oeuvres à distance. En somme, l'idée prime l'exécution. L'architecte trouve une place dominante dans une hiérarchie du travail, une place qu'il devra par la suite conserver. Chez Baillargé, la réappropriation d'un langage classique n'est pas étrangère à cette distinction. Elle commande un savoir théorique que l'abbé Demers dans son enseignement au séminaire soutiendra.

Le contexte historique impose ces changements de compétence: l'arrivée d'architectes britanniques dont le savoir est basé sur les modèles anglais, le palladianisme de Gibbs et Campbell avive la compétition. De plus, l'amélioration des conditions de la construction qui permet entre autres, un décor extérieur plus achevé en pierre de taille favorise cette évolution. Rapidement par contre ce savoir néo-classique est remis en cause par l'avènement des styles historiques en particulier le néo-gothique que l'église Notre-Dame de Montréal introduit. L'architecture n'est plus qu'une seule question de règles, elle fait entrer le savoir de l'histoire. Ce pluralisme naissant compromet la stabilité normative du beau. L'innovation entre dans les critères d'évaluation d'un édifice. Ce changement renouvelle le rôle de l'architecte en élargissant le champ de son savoir et de ses choix.



L'église Notre-Dame-de-Lourdes à Montréal. Napoléon Bourassa et Adolphe Lavigne, 1873-76.



L'église Sainte-Geneviève à Pierrefonds. Thomas Baillargé, 1843-45.

Napoléon Bourassa (1827-1916), un polémiste important de la seconde moitié du XIXe siècle, qui était à la fois critique, peintre, romancier et architecte éclairé sur les contradictions de la période. Sa pensée en matière d'art et d'architecture nous est connue par des chroniques parues dans la Revue canadienne de 1864 à 1868. Chez lui c'est de toute évidence la dimension artistique de l'architecture qui domine. Sa critique porte essentiellement sur les qualités esthétiques des oeuvres, où l'architecture religieuse est l'expression la plus achevée. Mais cette élévation de l'architecture au rang de travail artistique doit se faire par un retour aux modèles historiques européens. Il fait référence à Quévillon lorsqu'il écrit: «Nos églises se sont élevées comme nos maisons, sans grande architecture; on tenait surtout aux gros murs et à dorer quelques zigzagues jetés en travers de la voûte» (3). En référant à des modèles étrangers, l'éclectisme sert sa cause. «Notre art et notre devoir c'est l'éclectisme; la recherche du meilleur.» (4) Cet at-

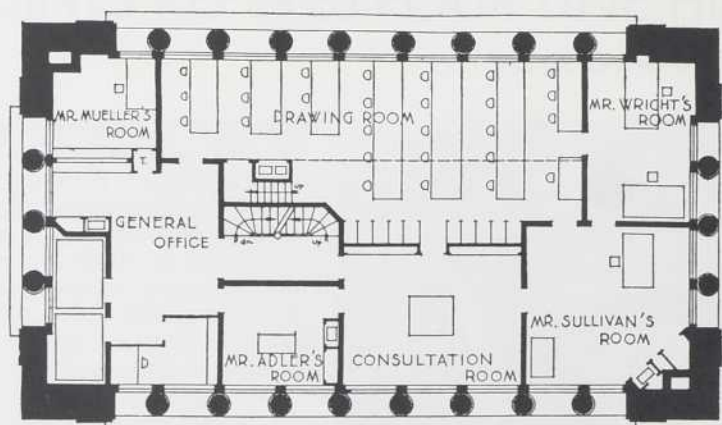
trait pour les modèles délocalisés se fait au nom d'un nouveau nationalisme où la population doit être éduquée en matière d'art. Bourassa en effet se plaint de la rareté des commandes, du souci d'économie du client ou plus généralement de son ignorance comme autant d'entraves au travail de l'artiste véritable. L'idée ne lui est pas propre, les textes sur le «bon goût», un concept que l'on associe presque automatiquement à la bourgeoisie, se multiplient. C'est l'éclatement même du goût et la disparition des canons qui les justifient. Du monde artisanal, inquiet de ses certitudes, la critique s'attaque à celui inquiet de ses incertitudes. Elle trouve ainsi sa place dans le processus de création moderne!

Bourassa pour sa part, influencé par le préraphaélisme cherche dans le roman et le byzantin les sources de son inspiration. L'oeuvre totale intégrant l'art de la fresque est son idéal. L'église Notre-Dame de Lourdes en montre une application avec ses jeux volumétriques et son décor intérieur peint. Curieusement, lui qui rejette l'art traditionnel recherche un type de production semblable à l'atelier d'artisans. Ce discours nostalgique apparaît en réaction aux bouleversements du siècle, ceux principalement de l'industrialisation.

POINT D'INTÉRÊT: L'HOMME D'AFFAIRES

Un des mythes que l'historiographie récente permet de remettre en cause est l'absence de lien entre l'architecte et l'urbanisation du XIXe siècle. Longtemps en effet on a mis sur le dos des architectes du XIXe siècle un désintérêt pour la ville, dont le développement se serait fait selon les règles sauvages de la spéculation. La spéculation, il est vrai, est une force majeure du changement, aussi les architectes, ou du moins des entrepreneurs qui ont parfois pris ce titre n'y échappent pas. Certains comme Ostell et Wells proposent le tracé des rues qui subdivise le territoire montréalais. Les architectes sont d'autant plus actifs qu'au cours du XIXe ils remplissent souvent la fonction de «surveyor». Cette trame urbaine, dans une perspective de spéculation a le grand avantage de subdiviser le territoire en superficies facilement comparables. Cette régularité trouve un penchant dans l'architecture où les bâtiments sont construits selon un système répétitif et l'accumulation des composantes décoratives est régie par cette organisation tout en suggérant par son degré de luxe le rang social. Ainsi, les architectes du XIXe siècle, qu'il aient ou non participé à la production de logements sociaux, ce qu'on leur a particulièrement reproché, ne s'inscrivent pas moins dans un courant de systématisation de l'architecture urbaine et fournissent les référents.

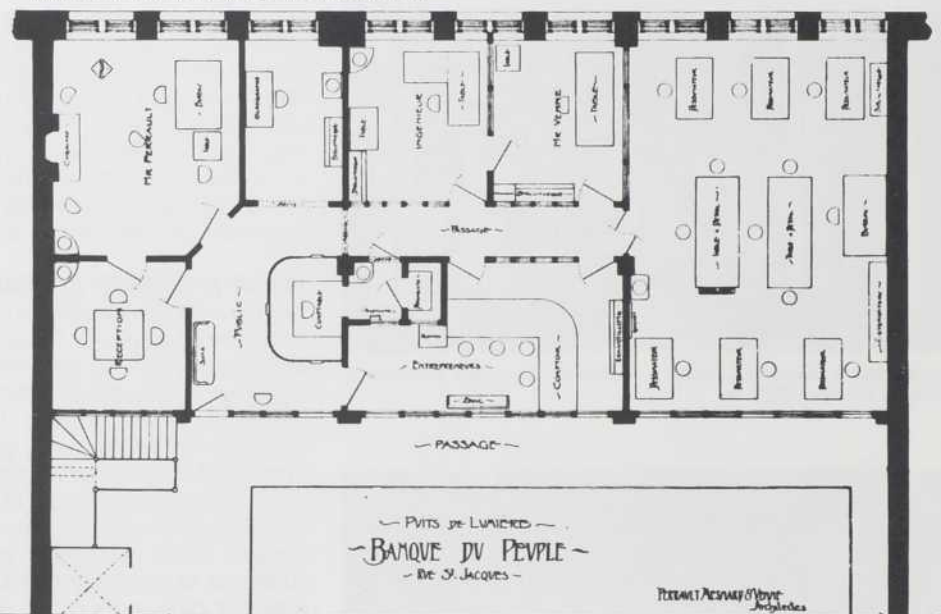
La fin du XIXe siècle cependant connaît des chambardements encore plus importants tant au point de vue de la variété technique que stylistique. Les architectes Perrault et Mesnard nous révèlent un autre aspect de la pratique sensible aux conditions économiques. Ils nous ont en effet laissé un plan de leur bureau dans l'édifice de la Banque du Peuple qu'ils ont eux-mêmes conçu. Ce plan révélateur nous indique l'évolution d'une profession de plus en plus organisée en une hiérarchie d'intervenants: patron, chef d'atelier, dessinateurs. On y note l'absence de Mesnard et un bureau indiqué comme celui de l'ingénieur qui souligne l'importance accordée à la technologie. Ce plan présente des similarités frappantes avec d'autres publiés par des architectes américains. L'édifice même de la Banque du Peuple ne fait qu'appuyer l'attrait pour ce modèle venu



OFFICES OF ADLER AND SULLIVAN

TAKEN FROM THE
ENGINEERING AND
BUILDING RECORD
OF JUNE 7 1890

Bureau des architectes Adler et Sullivan publié dans EBR, le 7 juin 1890.
(tiré de A. Smith, *The Image of the architect*)



Bureau des architectes Perrault Mesnard et Venne. Dans l'édifice de
l'ancienne Banque du Peuple. 1895.

du sud. L'architecture de gratte-ciel, la structure d'acier apparente, l'organisation autour d'une cour intérieure, nous indiquent les changements technologiques sur lesquels on a souvent insistés pour illustrer l'évolution de l'architecture mais bien peu celle de l'architecte. Perrault Mesnard compte parmi les rares Canadiens français à avoir ce type de contrat. C'est que l'architecte fait partie d'un marché de service où la concurrence devient basée sur l'expertise; la capacité de remplir des contrats spécifiques. Ces changements de l'architecture peuvent cependant créer un malaise ambivalent à l'incessant renouvellement des méthodes.

POINT D'ORDRE: LA DISCIPLINE

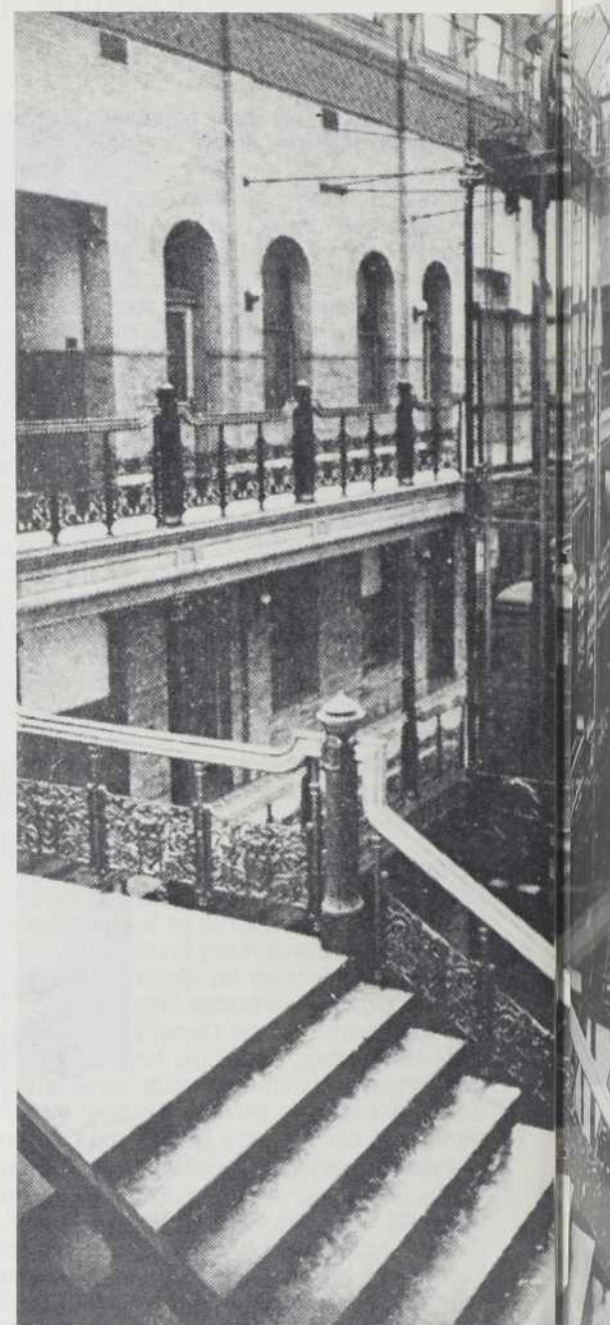
Doit-on s'étonner qu'au début du XXe siècle, l'architecte qui reçoit probablement la meilleure couverture de presse est un fonctionnaire: l'inspecteur des bâtiments de la ville de Montréal, Alcide Chaussée? Sa carrière repose sur le drame, les rapports d'inspection, les poursuites, les accidents de chantier, la réglementation, l'acceptation des plans, les explosions, l'obligation de démolir, la sécurité, les écroulements, les incendies, la terreur. Il a pour lui le pouvoir de normaliser les exigences minimales de la profession. Le discours d'un architecte professionnel qui se développe est en effet le contrepoids de cette emphase discursive d'une terreur de l'échec et

de l'erreur.

Cette période de changements profonds est également celle de la fondation de l'Association des architectes de la province de Québec, en 1890, ancêtre de l'actuel Ordre des architectes. Les objectifs sont corporatistes: il s'agit de défendre les intérêts des architectes. Par ailleurs, les écoles d'architecture vont faire leur apparition dans les milieux universitaires dès 1896 à McGill puis à l'École Polytechnique et à l'École des Beaux-Arts. Toute cette institutionnalisation impose à l'architecte des critères de professionnalisme plus soutenus.

Il n'est pas étonnant que ce soit au cours de cette période que l'influence de l'École des Beaux-Arts de Paris, par le biais des États-Unis se fasse sentir. Basé sur son enseignement sur un système du beau où tous les aspects de la profession trouvent une place relative légitimisée et l'auguste institution donne toute la mesure au concept de discipline architecturale.

Cette influence outre-Atlantique s'accompagne d'un mouvement de réforme urbaine. À l'uniforme trame du XIXe siècle il faut maintenant des points d'intérêt bien démarqués: on rêve de boulevards, de perspectives, de places monumentales, d'alignements d'arbres, de parcs. L'hygiénisme est mis à profit pour donner du poids à ces propositions. L'A.A.P.Q. elle-même s'implique en formant des comités d'embellissement de la ville et

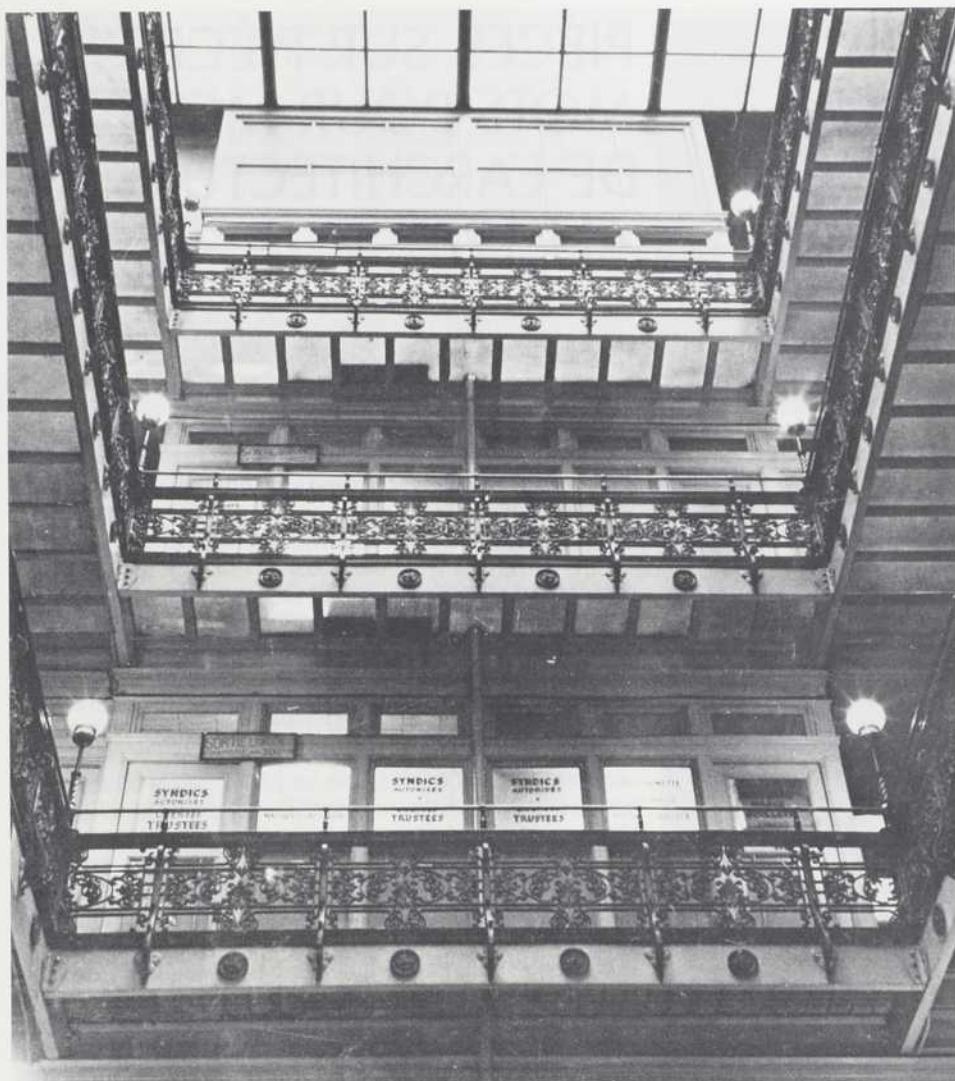
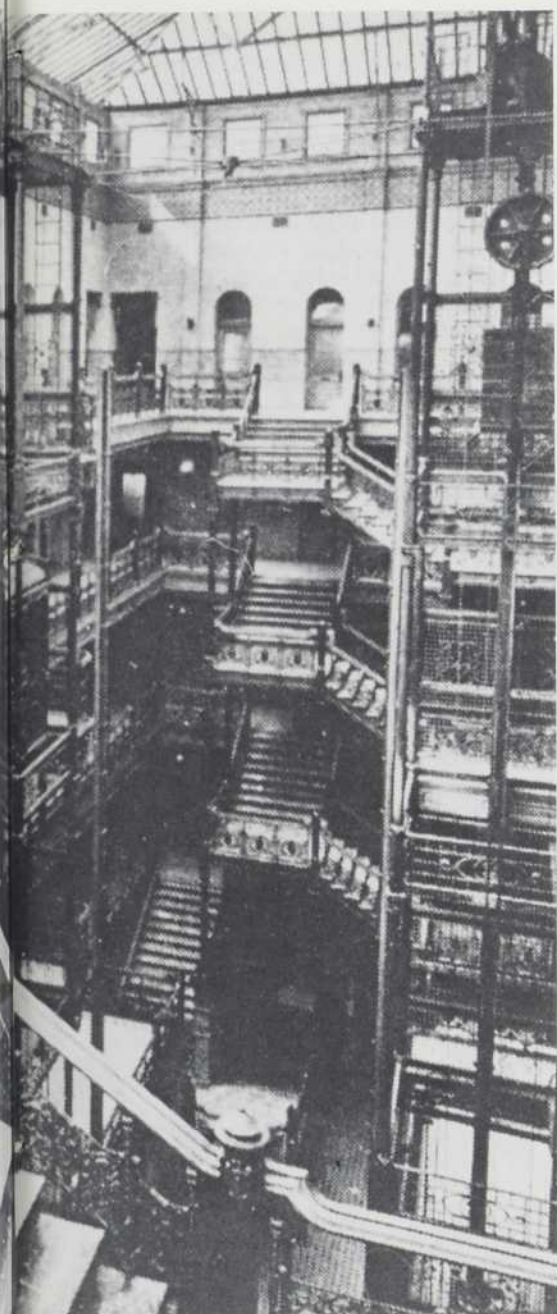


Le Bradbury Building à Los Angeles. George Wyman, 1893.

propose en 1909 un plan de boulevards diagonaux qui non seulement offriraient des voies monumentales mais permettraient d'améliorer la circulation. Les cités-jardins et les propositions de restructuration d'îlots d'habitation fleuriront avec ces mêmes objectifs d'améliorer par l'architecture les conditions de vie des citoyens. L'architecture se cherche une nouvelle légitimité sociale. S'agit-il d'une nouvelle alliance avec les pouvoirs administratifs et financiers pour établir un consensus sur la ville?

POINT NEUTRE: LE MODERNISME

Curieusement dans ce parcours plus que centenaire qui est tracé ici, c'est peut-être le modernisme qui apporte le moins de nouveauté dans l'évolution d'une pratique. Si Le Corbusier fustige l'académisme beaux-arts, cet aca-



L'atrium de la Banque du Peuple. Montréal, Perrault Mesnard et Venne, 1893-94.

démisme au Québec s'efface sans coup éclat. Les surfaces deviennent plus lisses, le décor s'estompe, les références historiques se neutralisent au diapason des exemples étrangers les plus timides, les nouveaux matériaux intriguent et donnent lieu à des tentatives. Y a-t-il des héros du modernisme? Plutôt des professionnels qui se forment aux nouvelles exigences stylistiques et techniques.

Il faut attendre les années cinquante et surtout les années soixante pour que l'explosion des tendances et que l'équation entre technologie et révolution se fasse. Pourtant, la révolution qui inclut l'«Urban Renewal» n'a pas que des justifications sociales. Les revendications plus insistantes d'une pratique élargie par rapport aux seuls contrats de prestige offrent en retour tout un nouveau potentiel d'activités. De plus, dans le pluralisme

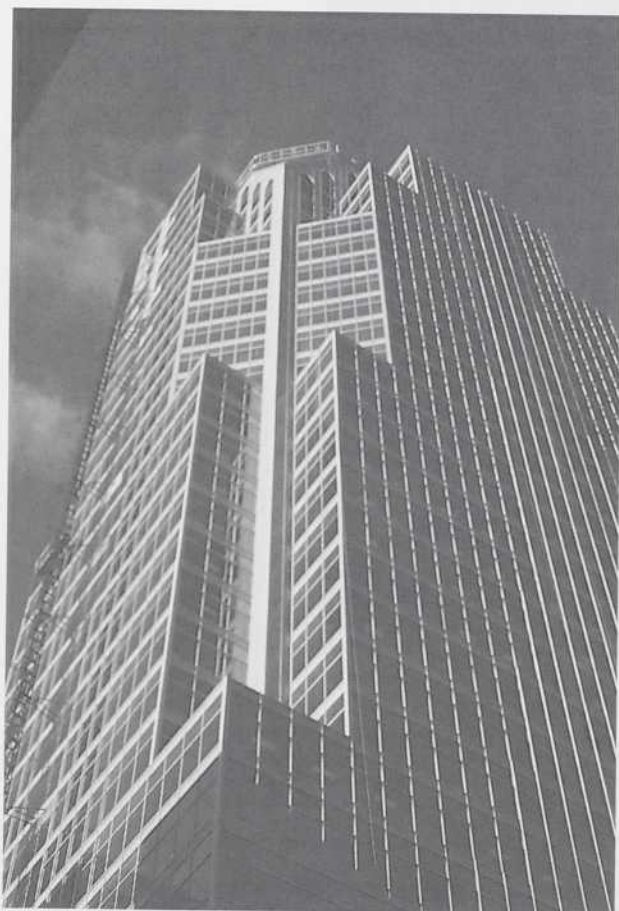
moderne qui traverse le Québec, l'expression personnelle de l'oeuvre tient encore une place de choix. Tout ce renouveau surtout poursuit certaines images bien enracinées de l'architecte. Les créations liées à une efficacité économique ou les sculptures habitées continuent des modèles antérieurs. Car en dépit du phénoménal processus de multiplication et d'accélération des idéologies architecturales, les images de l'artiste, du technocrate, de l'homme d'affaires régissent les idéaux et le pragmatisme de l'architecte d'aujourd'hui. Et c'est bien d'idéologie qu'il s'agit non pas au sens très flou que les architectes l'utilisent pour nous apprendre qu'ils ont des idées mais plutôt dans leur tentative toute partielle et intéressée à poursuivre et justifier leur pratique. C'est dans cette formidable quête d'une idéologie professionnelle que la modernité entraîne les architectes depuis près de deux siècles. Ce qui étonne c'est le radicalisme des discours dans une position si fragile. Le populisme, l'historicisme, le modernisme futuriste, l'esthétisme et autres «ismes» sont autant de moyens que l'architecte utilise pour se forger une raison sociale. C'est sans doute ce portrait de l'architecte devant son double qu'il faut approfondir dans une recherche sur la pratique. Faudrait-il croire alors comme Yvan Simonis que l'architecte créateur-maître de son oeuvre est une figure anachronique dans une société vouée à la produc-

tivité et au profit. (5) Happé par des intérêts antagonistes, l'architecte est-il héros des idéaux utopistes ou opportuniste de l'orgueil? Son implication à cautionner socialement son rôle apparaît nécessaire pour assurer sa crédibilité et donner de la profondeur à son champ. Le dessin que ces points repères de l'histoire suggèrent est le reflet trouble d'un plan d'eau. Peut-être l'architecte moderne a-t-il besoin de ce miroir pour créer sans cesse des ondes qui lui rappellent le centre de son activité et lui permettent de provoquer des remous sur les berges de son pire ennemi, l'indifférence.

- (1) Gérard Morisset. **L'architecture en Nouvelle-France**. Québec, Éditions du Pélican, 1980. (c.o. 1949) Alan Gowans. *Building Canada*. Toronto, Oxford University Press, 1966.
- (2) Luc Noppen. **Le renouveau architectural proposé par Thomas Baillargé au Québec de 1828 à 1850**. Thèse de doctorat présentée à l'université de Toulouse-le-Mirail, France, 1976.
- (3) «Du développement du goût dans les arts en Canada», *Revue canadienne* 1868, p.71
- (4) *Ibid.* p.68.
- (5) Yvan Simonis. «Le village bororo et le rêve des architectes». *Espaces et sociétés*, no 22-23, Octobre-Décembre 1977, pp 88-100.

PIÈCES SUR PIÈCES MOTS POUR MOTS LE HAPPENING DE L'ARCHITECTURE AU QUÉBEC AN 1987

JEAN-LOUIS ROBILLARD



L'obsession de comprendre son temps, de situer son action, d'évaluer la pertinence de son rôle n'est pas particulière et réservée aux seuls collaborateurs d'ARQ. Pourtant critique elle tend autant à faire connaître qu'à susciter une implication plus constante dans les aléas et les optimismes du métier d'architecte. Jean-Louis Robillard propose des opinions, des jugements et des références sur des projets et des réalisations fraîchement sortis des tables à dessin des architectes d'ici et qu'il a choisis pour leur intérêt représentatif de la pratique actuelle au Québec.

Méfiez-vous! Ce texte ne se porte pas à la défense de l'activité architecturale dans le monde de la construction actuelle. Il identifie plutôt une période d'incertitude qui contraste avec l'opinion du grand public et des médias qu'enfin, chez-nous, l'architecture, «se réveille.» Gérard Morisset se retourne dans sa tombe et, à grand renfort de gestes spectraux, tente de nous rappeler que nos temples étaient (et ont toujours été), tout le long du fleuve, des symboles de notre orgueil, alors que nos habitations présumaient de notre modestie.

En effet, et bien que Montréal n'ait pas encore de plan directeur, bien que les municipalités régionales de comté aient accompli beaucoup de travail depuis leur formation, les villes du Québec sont soumises à une effervescence de construction qui fait oublier le désordre dans lequel elle se réalise. Partout on peut voir de petites ou moyennes constructions, rénovations et rapiécages qui démontrent l'éclectisme de notre culture et de nos aspirations actuelles ¹. Et quand la finance et la puissance peuvent promouvoir leurs valeurs, ce qui est évident surtout dans la métropole, eh bien, on peut y décerner tout autant de superficialité et d'acculturation dans le spectaculaire et l'arrogant que dans nos parcimonieuses et humbles réalisations.

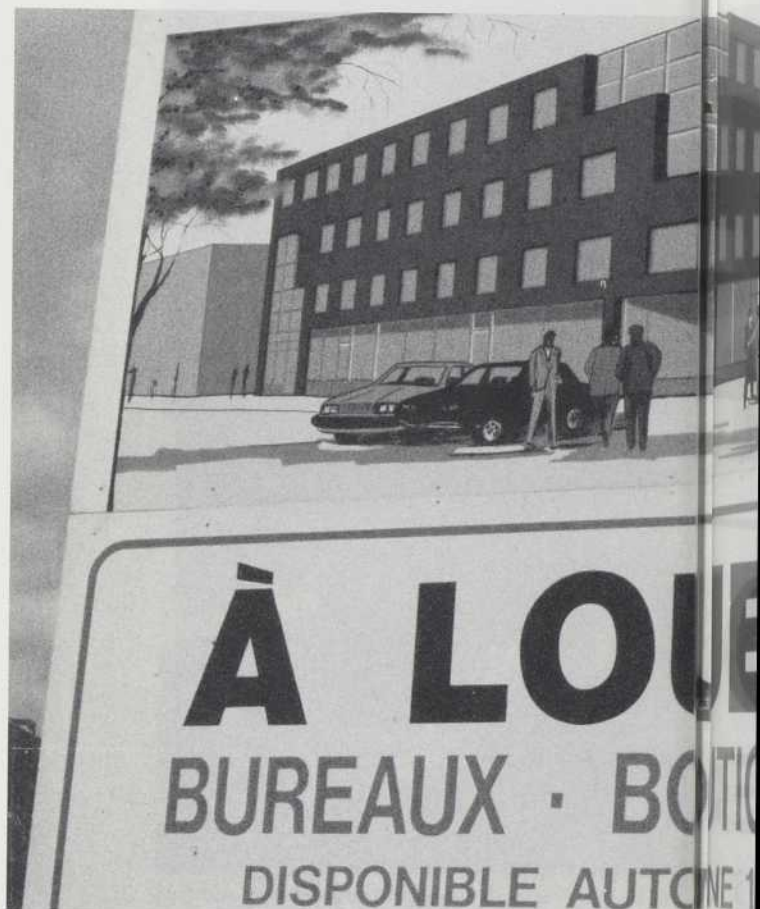
Désordre, juxtapositions à peine ressenties, évaluation sommaire des forces physiques en présence, opinions protégées par le bouclier de «la qualité de vie», protectionnisme par trop brandi comme au temps du féminisme agressif, indifférence du petit et valorisation du plus gros et du plus pesant ².

Ce «happening» n'a pas de logique conductrice — pas plus que n'en aura ce texte: citations, commentaires, chapitres sans suite mais où les filiations demeurent aussi nombreuses que la multiplicité des sujets et des oeuvres.

Lire entre les lignes, c'est ajouter du mortier à la brique.

L'OLYMPISME OU LA GRANDE FRUSTRATION

Si ce n'était de Girerd, on oublierait peut-être le roi Jean dans sa baignoire. Mais combien d'architectes auraient



souhaité qu'il fut Marat! De le voir alors, assassiné, le bras pendant rabaisé au niveau d'une lecture (ou d'une écriture) qu'il tentait de terminer.

Le métier d'architecte au Québec a marqué le plus important recul de son histoire dans l'opinion publique au moment où un architecte étranger a été choisi d'autorité par notre bon maire pour concevoir les installations sportives olympiques. On écartait du revers de la main des années d'expertise développée et de talent démontré par les architectes québécois qui avaient assuré la réussite internationale de l'Expo 67.

Dans le baroud déboussolant de 75-76 pour terminer le stade à temps pour les Jeux, le public n'a jamais su que c'était à l'agence Blouin et Blouin qu'on devait ce miracle — cette même agence qui nous avait donné la Place des Nations, dix ans auparavant.

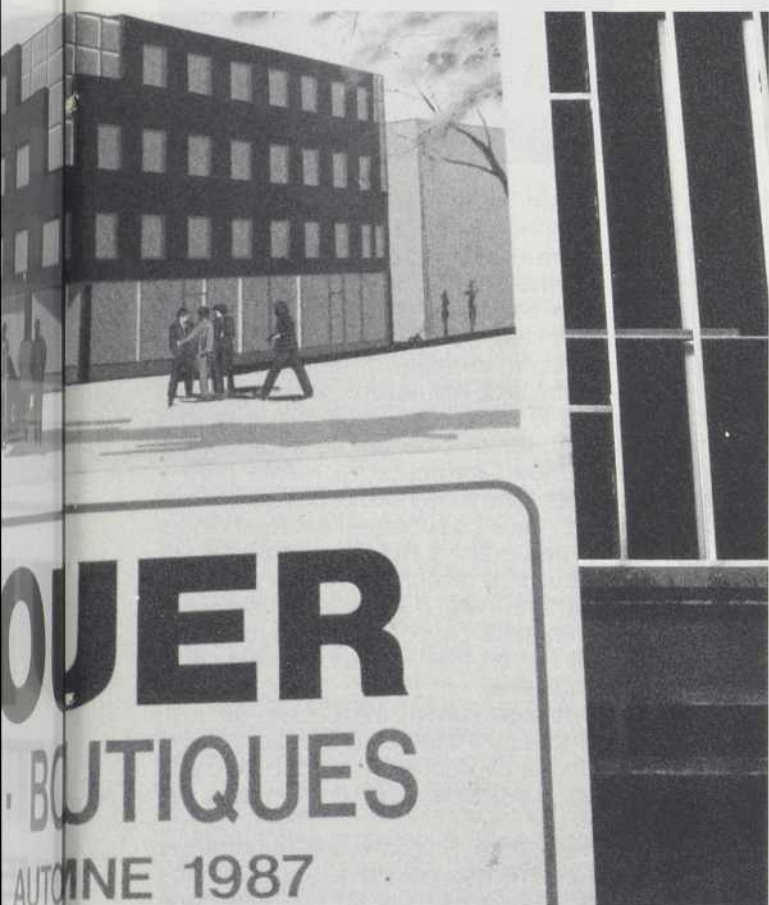
Puisque le stade relève de la prouesse technique plutôt qu'architecturale, le recours aux ingénieurs pour en



terminer le mât et la toiture qui s'y logent perpétue ou maintient le discrédit qu'avait alors engendré le roi Jean.

L'actualité 87 du stade démontre à quel point cette présence maintenant familière nous apparaît toujours étrangère. Quand Jean-Claude Marsan* qualifie le stade de «gigantesque et gracieux vaisseau spatial» 5 il garde en mémoire l'affiche publicitaire que la RIO avait publiée pour se donner la seule image qui déclasserait celle du «bol de toilette» qu'utilise Pierre Foglia** En cela il confirme l'«étrangeté» de son appartenance comme le fait la romancière Suzanne Jacob:

«Un beau jour, au milieu d'une violente tempête de neige, le stade va décoller silencieusement. Il va se glisser de rafale en rafale vers sa planète, nous abandonnant son mât et le trou. Un trou de mémoire béant restera



accroché au pied du mât. On organisera des pèlerinages au trou de mémoire. On agitera de petits drapeaux et de larges banderolles sur lesquelles on pourra lire: «Je me souviens». (Suzanne Jacob — La Passion selon Galatée — Éditions du seuil — Janvier 1987.)

De la tour olympique à celle du Mont-Royal il y a eu heureusement un pas d'une décennie. Ouf! Aurait-on pu supporter d'assister à l'avènement suprême de l'ingénierie, dont les munificences ont d'ailleurs inondé le carnet culturel et mondain des Montréalais cette année?

*J.-C. Marsan — «Délire architectural, curiosité spectaculaire». Le Devoir, 25 avril 1987.

** P. Foglia — «Notes monumentales» — La Presse, mai 1987.

«La principale lacune de la loi actuelle est justement ce manque de précisions en ce qui concerne la pratique de l'architecture. Plusieurs juges, lors du prononcé de

leur jugement, mentionnent que malheureusement la loi ne définit pas ce qu'il faut entendre pas travaux d'architecture et qu'il faut donc se référer au dictionnaire...»

Extrait du document «texte explicatif projet de révision de la loi sur les architectes». • Le Groupe de travail sur la loi •

Ordre des architectes du Québec (Mai 1987).

L'APRÈS-OLYMPISME OU LA GRANDE NOIRCEUR

Cette sombre période professionnelle pour les architectes qui ont dû affronter la récession économique en même temps que réaffirmer leur expertise se signale surtout par le «recyclage» de plusieurs d'entre eux.

Les plus hardis ont concentré leurs efforts dans le domaine de l'habitation que nous avons abandonné depuis longtemps à cause de l'immobilisme gouvernemental au Québec dans le domaine du logement social et à cause de l'habileté des constructeurs à répondre efficacement aux goûts banlieusards de la population 6.

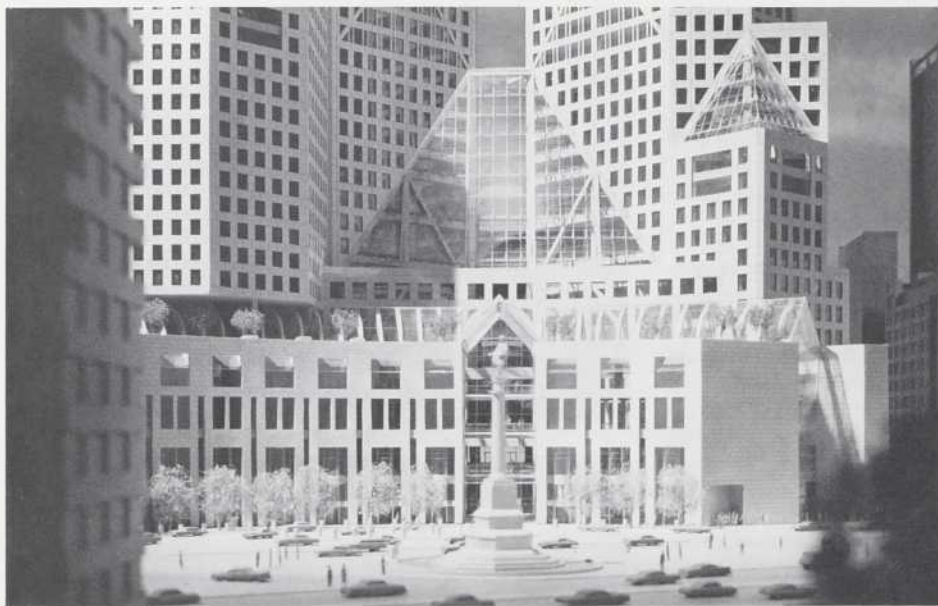
Les plus politiques ont centré leurs énergies sur les nouvelles priorités sociales qui marqueront les vingt prochaines années: foyers pour personnes âgées, C.L.S.C. et autres espaces vitaux pour une population chez laquelle la récession démographique devient une menace. De nombreuses écoles sont abandonnées à leurs vastes salles aux mornes couleurs, d'innombrables églises subissent le pic du démolisseur, la mode des lofts trouve à se loger dans les usines abandonnées par les industriels qui ont déménagé leurs installations en périphérie urbaine. Les familles «dénatales» ne ressentent d'ailleurs plus le besoin d'occuper le bungalow traditionnel et veulent rénover un appartement «condominisé» sur le Plateau Mont-Royal ou la rue King à Sherbrooke. La profession se recycle en même temps que se recycle le parc immobilier.

Cette situation s'est d'abord manifestée dans la transformation de nombreuses écoles en coopératives d'habitation. La typologie de ce patrimoine scolaire a eu autant d'importance pour les jeunes que l'église en avait eue pour les plus âgés à concrétiser une réalité de quartier. Son caractère institutionnel était souligné par l'ampleur des ouvertures calibrée par le nombre de ses occupants, par la présence d'espaces vastes comme celui de la cour de récréation (qui dégage le bâtiment); la notion d'autorité y était même transcrite dans l'échelle imposante des intérieurs, où la symétrie 3 respectait même celle de la «bavette» des Frères des Écoles chrétiennes tout en masquant l'inégalité accordée, à cette époque, aux usagers des deux sexes.

Le recyclage de ces édifices en habitations est désastreux. Les hauteurs appellent des mezzanines qui demeurent restreintes en surface et créent ainsi des espaces gauches, coincés, dont très peu d'exemples sont réussis. Je m'abstiens de vous parler des salles d'eau et de toilettes comme celle que j'ai vue dans un projet de la région du Saguenay. L'aberration se poursuit à l'extérieur où la personnalisation de l'habitat telle qu'on la souhaite maintenant devient impossible à cause de la composition architecturale de l'ensemble qui ne souffrirait aucune intervention personnelle. Ce sont les exceptions qui justifient peut-être la règle, mais ce type de recyclage (ou le recyclage de ce type) a été réalisé avec succès à l'ancienne école Kensington, rue Madison 4, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce. L'école anglophone possédait une échelle déjà respectueuse de son contexte résidentiel. À croire même que nous sommes en terre britannique ou sur un campus «ivy-league».

Et si vous croyez que la période recyclage est termi-





7
COLOMBUS CIRCLE TOWER Moshie Safdie, architecte

A remarquer la colonnade à la base de cette imposante structure et la comparer avec sa proposition pour le MBA.

The project, a winning proposal for the redevelopment of the New York Coliseum site, is situated on a four acre parcel on Columbus Circle. It consists of two towers surrounding a 20,000 sq. ft., 190 ft. high garden atrium and a Great Galleria extending from Broadway to 58th Street following the curve of Columbus Circle.

The program, which incorporates the existing office structure contains office and residential space, a hotel, and a major retail center. The organization of the complex, the network of public movement, the placement of public and quasi-public spaces have all been conceived so as to reinforce the civic image of Columbus Circle and enhance the street life in this section of the city.

Construction is expected to begin in 1987.



8

née, détrompez-vous. Il reste, à exploiter les installations olympiques: le vice-président au marketing de la R.I.O. propose de transformer le vélodrome en «Musée de la Science» (Le Devoir, samedi 9 Mai 1987, pA3), et dans la même envolée, le stade en «plus grand stade d'expositions au Canada». On avait déjà compris, après une visite au Salon national de l'Habitation qu'il y a des appropriations de territoires et des polyvalences d'utilisations de certains équipements qui sont pertinentes et réussies, et d'autres incompatibles avec la notion de «qualité de vie». Ça prendrait un autre Christ pour chasser les marchands hors du Temple.

Le pire peut encore être évité en refusant le recyclage du New Sherbrooke. Je sais, vous préférez appeler ça «conservation». Voyons le tout d'abord sous l'angle du recyclage, où les muséologues ont fait la preuve de l'incapacité de ce bâtiment à fournir des espaces adéquats à des expositions sans avoir à le transformer entièrement. Ils sont nombreux, en ce moment, ceux qui refusent de regarder ce problème en face et qui sont prêts à imposer leur opinion — et ainsi abâtardir le projet d'agrandissement du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Mais, Moshie Safdie doit aussi comparaître devant ses pairs 7,8 — comme, Michael Graves l'a fait à New York dans une mémorable confrontation avec l'élite architecturale américaine sur le projet d'agrandissement du Musée Whitney —, afin de mieux nous faire pressentir sa démarche et influencer peut-être les plus nostalgiques à qui importe le sauvetage de cette construction «à l'italienne». Si Safdie croit encore qu'il a quelque chose à faire dans notre milieu (tenir une position de leadership peut-être), il se doit d'animer le débat sur le Musée 10. Alors seulement pourrions-nous le reconnaître comme le jeune précurseur qui nous a donné Habitat.

«(...) Dans la loi actuelle il n'y a pas de catégories d'architectes. Nous croyons nécessaire, dans l'intérêt de la protection du public, que cette situation demeure pour affirmer que tous les architectes sont, à priori, égaux et compétents...»

Extrait du document «texte explicatif projet de révision de la loi sur les architectes». • Le groupe de travail sur la loi •

Ordre des architectes du Québec (Mai 1987).

«In effect, it is the victory of image over action, of metaphysical platitudes over local fact, of signs over conventions — and that is usually how you win any competition based on design».

Val Rynnemeri

«The unbearable lightness of meaning» • **Canadian Architect** • May 1987

L'HABITATION — LA CONQUÊTE D'UN MARCHÉ

La décennie actuelle a vu les architectes reconquérir une partie du vaste marché de l'habitation. D'une part il s'agit bien d'une reconquête puisque les entrepreneurs avaient pendant vingt ans «fondé» d'interminables banlieues, toutes plus quêtaines les unes que les autres, et détenaient l'exclusivité du bungalow, du duplex, des styles canadienne, italienne et coloniale. De Brossard à Terrebonne, de Cap Rouge à Charlesbourg, du quartier Saint Pie X (Rimouski) à Arvida, les maisons modèles de tout acabit se sont multipliées dans un chaos aussi lamentable qu'indescriptible. Les petites villes du Québec ont connu une dégénérescence presque irrécupérable autant dans leur centre-ville que dans leurs quartiers périphériques, à l'exception peut-être de lieux comme

le grand parc central de St-Hyacinthe, une partie du village de Saint-Ours ou de Frelighsburg.

Pourtant, le centre-ville de Rimouski a définitivement tourné le dos au fleuve, Sherbrooke s'est vulgarisé (malgré la présence de beaux édifices industriels), Drummondville et Granby, celle-ci en dépit de son maire-architecte, sont devenues des exemples de gaspillage d'espaces et de constructions de mauvaise qualité et de mauvais goût. Comme le vrai modèle de la ville anonyme américaine qui avait inspiré la texture de la rue Décarie à Montréal avant que l'autoroute du même nom y creuse son fossé, les villes moyennes et petites du Québec (ou même Laval, qui n'a de ville que l'entité juridique) ont perpétué la rue Décarie à maints exemplaires, au point qu'on ne peut plus reconnaître où on est, nulle part: Motel — station service — bar-salon — sixplex — pépinière — PME en métal chocolat — parc automobile Dodge-Buick — St-Hubert BBQ — deuxième «set de lumières» — ... paragraphe!

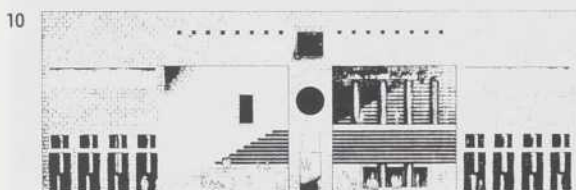
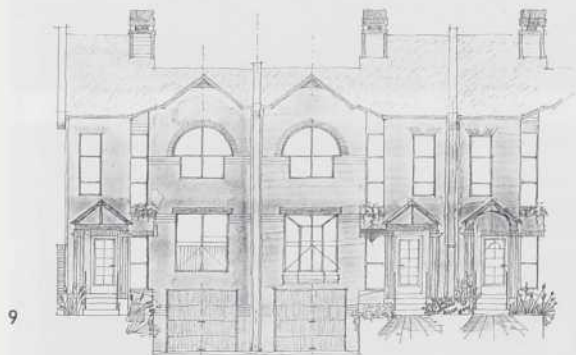
Les architectes devaient survivre à la récession et quelques-uns ont compris qu'il fallait améliorer au moins le logis puisqu'on ne pouvait reprendre le contrôle d'une urbanisation dont l'imagerie était entrée dans les mœurs.

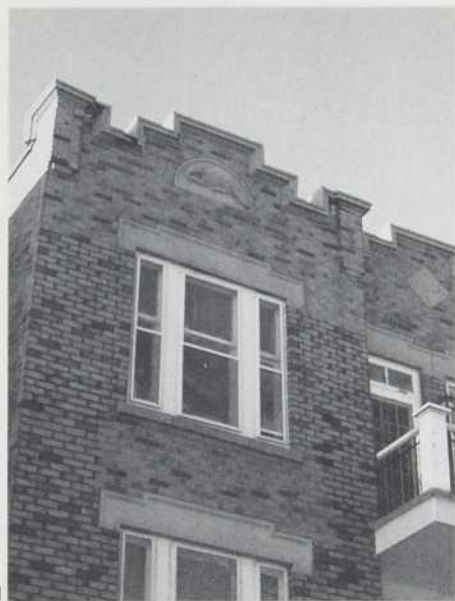
Outre Corvée-Habitation, l'initiative des programmes 10 000 et 20 000 logements a poussé les entrepreneurs à faire équipe avec des architectes. En est résulté une myriade d'interventions destinées à redensifier le tissu urbain en remplissant les cavités créées au cours des années par les incendies et le vieillissement. De l'habitation, certes, mais que l'aspect normatif maintenait à un seuil à peine acceptable et dont le défi architectural était celui de l'insertion dans un contexte où les bâtiments qui étaient ?? là ne payaient pas toujours de mine.

Quelques projets de qualité plus élevée et à meilleur budget dont la série de petites maisons de l'architecte Dan Hanganu, à l'Île des Soeurs ont fourni un exemple, qui fut rapidement suivi, d'emprunter à notre tradition ornementale pour réjouir et folkloriser les nouvelles façades.

On a ainsi réappris à faire des encorbellements, à moderniser les façades, à créer des motifs de briques et à découper les parapets de toiture 11.

En réalité, le vrai marché de l'habitation se trouvait ailleurs. Des agences d'architecture comme celle de Jacques Beique et Ass. ou celle de Poirier/Cardinal, ont





L'implantation en forme de P. Peut-être... pour Prével?



réussi à intéresser des promoteurs à des projets de qualité qui ne seraient pas étouffés par de trop parcimonieux investissements.

«La qualité rapporte» n'a pas été une devise aisément adoptée par les promoteurs. Mais l'idée a fait son chemin, et à mesure que ces nouveaux développements s'érigeaient et se vendaient, la taille des projets s'accroissait. De l'insertion de 12 logements on est passé à l'implantation en îlots de centaines de nouveaux condos de tous types.

J'en cite un exemple typique 9 (de l'agence Cardinal/Hardy) qui correspond assez bien aux projets que recherchent les promoteurs dans l'espoir de se hisser au rang des entreprises à succès et (peut-être aussi) de recevoir un «Habitas» au Salon National de l'habitation: mur mitoyen souligné avec petit encorbellement à la naissance du toit penté dans lequel s'insère un pignon. De grandes ouvertures où se retrouvent des plein-cintres, une fenêtre en saillie (si désirée) et un balcon-terrasse. L'entrée principale est chapeauté d'un petit toit à 2 pentes avec traverse horizontale ou arceau, reposant sur des colonnettes, le tout formant un petit porche ajouré accueillant. La présence d'un garage au sous-sol rappelle un type d'habitation bien connu à Ville d'Anjou et à Saint-Léonard. Cette présence de l'automobile est d'ailleurs accentuée par le jumelage des garages. Les alignements de fenestration et de pignons sont malaisés, mais tout le revêtement de briques avec des lisérés décoratifs garde une allure chaleureuse qui devrait nous distraire de l'éclectisme et de la surcharge de la mise en forme.

Dans un plan typique du même projet, un vestibule dont le plafond sert de palier d'escalier permet une percée verticale. Un mur courbe qui contient le foyer, une fenêtre-serre positionnée de façon hésitante entre la salle à manger et le salon, une translation d'axe dans le coin-repas (4) qui favorise la présence de petits lanternaux triangulés. Le plan fonctionne et il contient tous les éléments qui ont une valeur aux yeux des acheteurs. Mais ce n'est pas un plan qui génère une volumétrie ordonnée.

L'espace véritable de la salle à manger est tellement biscornu et aux confins de toutes les géométries du projet que la leçon d'architecture devrait être revue ou réapprise. Il y manque un souffle créateur, sous lui, le projet demeure plutôt complaisant, ni énergique, ni innovateur.

Ce qui m'effraie dans la reconquête de ce marché de l'habitation 12, c'est que les architectes ont été passablement récupérés par les promoteurs. Plusieurs m'ont avoué que la commande, même si elle est plus pertinente, impose des solutions qui tournent autour des «gadgets» du jour. «Cette année, c'est le bain-tourbillon qui est à la mode; on en a dessiné dans tous les projets. J'ai hâte que ça change.»

Les jeunes architectes se forment la main mais ils restent assez désillusionnés devant le milieu de la promotion dont les impératifs restent aussi superficiels mais inflexibles.

Ces projets d'îlots ont repris une attitude typique des années 50 et 60 de faire alterner des bandes d'habitation et des tours qui viennent accroître la densité de l'ensemble. Les habitations Jeanne-Mance ont été bâties selon cette règle. Pour des raisons clairement économiques, cette attitude refait surface à l'île des Soeurs et ailleurs. Cette densification est encore plus souhaitée sur les terrains qui connaissent des enchères toujours à la hausse à proximité du centre-ville.

Deux types sont présents dans le marché du condo: La tour prestigieuse, quelquefois élégante, quelquefois lourde comme les deux exemples en construction à Westmount, le No 1 Wood Ave par Arcop/associés 15 et le Chateau Westmount Square par Henri Colombani 13. La première présente une modénature chargée, des toitures mansardées qui sont moins réussies qu'au moment où Ray Affleck avait utilisé cet élément au magnifique Leacock Bldg de l'Université McGill, quelques lignes arquées au sommet qui contrastent avec le langage plutôt traditionnel du reste, et des bandes de fenêtres en baie se terminent plutôt brusquement en toiture. Le tout se tient en marge de l'imagerie post-moderniste à la mode mais ne présente pas une alternative très élégante.

Le Chateau Westmount Square doit sa stature et sa prestance aux impératifs de la grille imposée par Mies Vander Rohe à l'ensemble du lot sur lequel il a déjà érigé ses dignes tours. Toutefois l'architecte Colombani réussit à faire disparaître un certain maniérisme d'actualité en pignonnant la toiture et les petits bâtiments en bordure de la rue Greene, Mies m'a confié qu'il n'assisterait pas à la cérémonie d'inauguration.

Le deuxième type est le «bloc dense» qui rappelle les conciergeries new-yorkaises des années 30 par sa masse

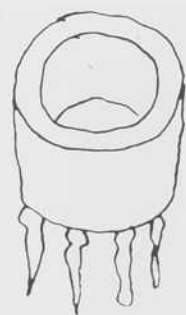
et son échelle sur la rue tout autant que ses décrochés si typiques des constructions de Manhattan où les règlements d'ensoleillement exigeaient cette pratique. Les condominiums que je cite ici se nomment «Manhattan» 14 pour insister sur la ressemblance. Pourtant ici Henri Colombani, l'architecte, n'est plus dans le carcan mien-sien et il laisse libre cours à toutes les influences possibles. Le bloc pignonné du sommet insiste sur la verticale centrale qui est la clef de toute la composition et qui loge une trame de carrés positionnés en escalier. Les élargissements progressifs de chaque côté du centre suggèrent l'image d'un manteau qui s'entrouvre pour laisser voir la tour de verre. Des parapets triangulés chapeautent un basilaire de trois étages en bordure de la rue. Ils sont coupés en leur centre, je ne sais pas pourquoi. Le bâtiment utilise un mimétisme évident de nombreuses façades à la mode dont même celle de l'industrielle Vie. New York n'est plus la seule inspiratrice.

Le «bloc dense» se retrouve aussi à l'horizontale plutôt qu'à la verticale dans le projet en construction de Jacques Béique et Associés, intitulé Les Tours du Parc Westmount. Cet ensemble récupère ici le petit bâtiment de l'administration de l'ancienne Boulangerie Pom 16 et





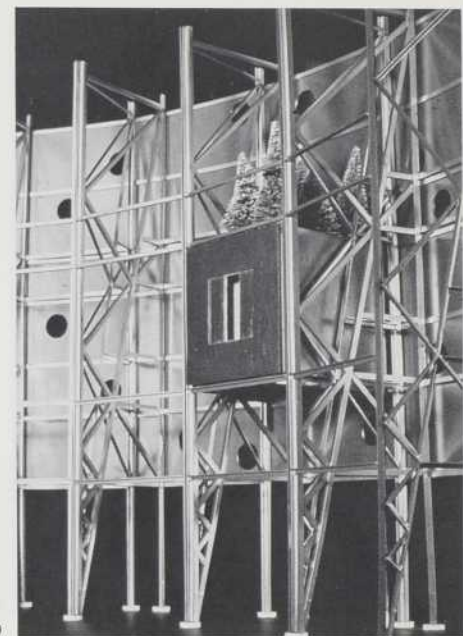
16



18



19



20

carrément laides sont remplies de tics architecturaux dont l'éternel pignon qui me laisse croire qu'il y a de véritables greniers communautaires à leur sommet. La base est composée de basiliaires d'une meilleure échelle sur la rue, avec une rotonde bien orientée pour accueillir le passant qui arrivera de la Place du Canada ou de la Gare Windsor. Une large cour intérieure dédiée à l'automobile, comme aux appartements «Le Château», rue Sherbrooke, distinguera l'accès aux tours d'habitation. La composition des basiliaires propose plusieurs styles qui rappellent sans le vouloir les voisinages hétéroclites qui caractérisent le Montréal du début du siècle. Architectes: Tolchinsky & Goodz.

On comprendra pourquoi maintenant la finance relèguera à des quartiers de plus en plus périphériques l'action des GRT qui ont réussi durant ces années de recyclage professionnel en habitation à représenter l'expérience la plus originale au Québec d'une pratique sociale de l'architecture très appropriée et sensible aux besoins de la revitalisation du centre-ville de Montréal et plus encore, des autres moyennes villes du Québec. La longévité de l'expérience tient plus à la ténacité et aux certitudes de ces nombreux jeunes architectes plutôt qu'aux appuis espérés de l'Ordre des architectes du Québec ou de l'Association des Architectes en Pratique Privée qui ont souvent été perçus dans une optique de désengagement ou de dissuasion.

«Toute la grandeur du Manoir de Belmont réside dans la création d'une parfaite harmonie entre les structures historiques restaurées et le style ultramoderne de la sculpturale tour de verre et de granit.»
Publicité • La Presse • Novembre 1987.

«Ainsi, souligne Bernard Guénette, étudiant en philosophie, il y a un net avantage pour les promoteurs immobiliers à recourir à cette technique de simulation, car en visualisant un quartier qui n'existe pas encore, il deviendra intéressant pour eux de promouvoir leurs projets, tant sur le plan municipal, pour l'aménagement du territoire, que pour la population intéressée à s'y établir. Les projets résidentiels, entre autres, deviennent palpables avant même qu'ils se concrétisent. Et, à volonté, on peut en changer la forme, les couleurs, l'apparence et le relief, sachant à l'avance que l'espace disponible

sera utilisé tel qu'on l'a pensé et tel qu'on l'a vu.»

«L'usage de matériaux d'avant-garde peut-il modifier profondément la forme traditionnelle de notre habitat et, partant, changer nos habitudes de vie? «Non, répond Denis Marchand. L'architecture ne révolutionne pas une société, l'architecture traduit les aspirations, les comportements, les ressources d'une société.»

«Les architectes sans talent et humilité doivent construire ailleurs que dans le Vieux-Montréal.»

Didier Poirier, architecte,
cité par Nathalie Vallerand • Québec Construction •
Août 1987 p.11.

RÉSIDENCE POUR LE GARDIEN DE LA VILLE ET POUR SOI

L'implication de l'architecte Jacques Rousseau dans les dossiers «chauds» de la planification urbaine de Montréal a démontré une écoute des problèmes qui l'amène à fournir une réponse «agrandie» par l'échelle des considérations qu'il y transpose et enrichie par la sensibilité personnelle de ses préoccupations formelles.

La notion de «ville-monument» a été présentée en regard du débat sur l'aménagement du Vieux-Port; son Musée d'Art contemporain réinventait le parc tout en prenant sa place; les exemples sont nombreux et ne peuvent être tous cités ici.

J'ai consulté deux projets récents pour évaluer la continuité de la démarche.

Tout d'abord, le projet d'une Arche Olympique pour Calgary 18,19,20. Rousseau a été invité avec treize autres agences du Canada à soumettre un projet d'arche cérémoniale pour célébrer l'esprit olympique. Aucun emplacement précis ne faisait partie de la commande.

Rousseau se réfère à l'esprit démocratique de la Cité comme produit inhérent de la civilisation grecque. La ville prend la forme entière d'un anneau où se situe le «valable», une section de ce cylindre en devient l'aspect «visible», explicite. Ce fragment repose sur des supports qui forment une arcade où la mesure, l'équilibre et la conscience spatiale trouvent leur sens par la transgression des barrières matérielles à la limite possible de la réalité gravitationnelle.

La forme construite illustre temporellement l'espace donné à la pensée. Ultimement la structure en pointes



17

une partie de sa structure industrielle.

L'exiguïté de son emplacement réduit dramatiquement l'effet de jumelage du bâtiment recyclé et de la nouvelle barre de presque dix étages. L'orientation sud permet une vue magnifique sur la ville plébéienne mais aussi une cohabitation très dure avec la voie ferrée et les terrains industriels qui bordent immédiatement cette façade. L'horizontalité du large bâtiment, subtilement variée en dimension au fur et à mesure de l'empilage des étages, contraste beaucoup avec la verticalité de la composition du petit bâtiment aux tours un peu toscanes. La modénature de la nouvelle structure emprunte ses arrondis plus à une volonté de douceur formelle qu'à tout autre élément du contexte immédiat. L'ensemble pourtant ne reflète pas la multiplicité de la typologie intérieure qui aurait pu avoir une influence bénéfique sur le choix d'un parti formel.

Ce type de bâtiment d'habitation est celui qui m'inspire le plus dans le développement densifié d'une ville qui sait demeurer chaleureuse par son échelle sur rue. Mais la volonté de rebâtir un centre-ville habité ne devait peut-être pas donner libre cours à des projets aussi immenses que celui du 750 rue Peel 17 où les tours



21

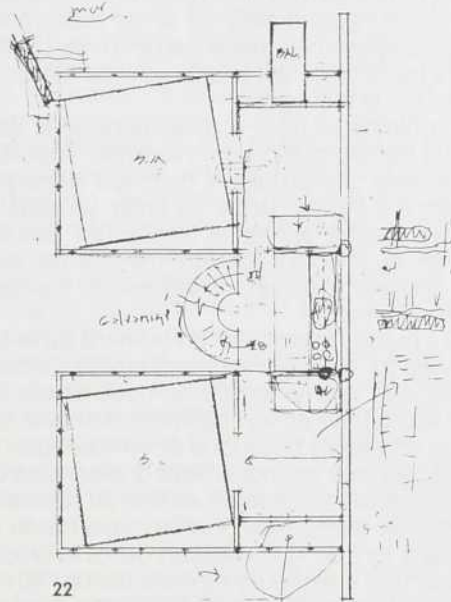
d'acier supporte un petit bâtiment, en dedans des frontières de la ville et qui abrite le «gardien» responsable du «valable».

Cette «hypothèse» en tout point symbolique d'une pensée urbaine est d'un grand intérêt pour plusieurs jeunes architectes d'ici. De telles préoccupations risquent de créer une difficile insertion dans le mode «pratiquant» l'architecture vu l'acceptation obéissante du statut d'exécutant compétent que valorisent beaucoup de nos administrateurs. Même si le projet olympique de Rousseau n'a pas été primé et que lui ont été préférés les projets gagnants de A.J. Diamond, Barton Myers et Barry Johns, je considère la démarche théorique de Rousseau essentielle pour le développement de notre architecture, et sa solution formelle très inspirée.

Le second projet d'une résidence et atelier, conçu pour lui-même, amène Rousseau à être tout aussi provocateur mais plus agressif ou égoïste vis-à-vis de la réalité urbaine qui lui sert de contexte. Coin Marie-Anne et Coloniale, Rousseau doit meubler une tête d'îlot typiquement montréalais. Il doit renforcer la façade rue Marie-Anne et bien protéger l'espace social dont la ruelle est l'entrée. Donc il tourne carrément le dos à l'îlot tout en signifiant sa réprobation au contexte des typologies éclectiques, aux façades non alignées et au mélange très suburbain de l'automobile avec le piéton qui existe sur la rue Coloniale. Sa façade Marie-Anne se compose de deux prismes réunis par l'arrière et inscrit un rejet définitif d'une typologie montréalaise traditionnelle mais qui reste intéressante si on interprète ce bâti comme un poste de défense où chaque accès urbain, rue et ruelle, sera protégé par une tour de guet **21**.

Le béton des tours perdra son agressivité au moment où Rousseau lui confèrera la scintillance d'une peinture dorée. Témoins d'une nouvelle «civilité», les tours auront un tel impact que je ne peux retenir mon appellation un peu sarcastique de ce projet: La Maison Coloniale. Si ces deux masses étaient argentées ou recouvertes de tôle du «même métal», elles reprendraient plus facilement pied dans une ville qui s'acharne à démolir les hangars qui ont caractérisé le Plateau Mont-Royal, entre autres.

Mais je suis sensible au plan intérieur **22** qui réunit et sépare chaque fonction avec des moyens simples et donc ingénieux. Une translation d'axe et une structure



22

indépendante permet de séparer le contenu du contenant, faisant ainsi l'éloge de l'enveloppe. L'austérité des espaces intérieurs témoignent de la retenue et de la rigueur du concept qui devra attendre de franchir le seuil pour exprimer l'allégresse électrique du quartier. Architecture parlante et vivante, une exploration de l'avenir qui se communique.

CONSERVER... UN PRIVILÈGE?

Courte, l'histoire du Québec, mais toujours plus longue que la nôtre personnelle. Paraissant aussi plus longue à cause de la disparition de nombreux témoignages qui raviveraient notre mémoire individuelle dans un quotidien enrichi. Cette histoire n'est pas celle non plus d'une population importante en nombre et ses traces sont dispersées, disséminées dans un tissu rural et urbain dont l'existence est relativement récente. Les biens rares nous paraissent alors plus précieux. On veut donc en conserver le plus possible surtout en se convainquant que le jugement qu'on peut porter aura la densité ou la pertinence que donne le recul.

Un mot de plus et il devient évident que nous sommes responsables de la conservation de notre patrimoine. Mais... je m'objecte effrontément à cette psychose qu'a engendrée une si bonne intention. Tout ce qui est «ancien» est devenu «patrimoine» ou presque, tout argument devient un justificatif dont la mémoire collective a besoin pour se souvenir. Il est juste de dire que depuis peu seulement cette attitude a acquis une valeur sociétale. On a eu le temps de détruire beaucoup. Mais avon-nous détruit plus que pour d'autres formes de témoignages, comme les objets de culte ou la production littéraire? Combien de pages se sont envolées en poussière et en fumée au lieu d'être ficelées et rangées; combien de vases sacrés ont connu la forge pour accéder à une autre vie, tout aussi dorée ou plus monnayable. Nous n'avons pas vraiment connu de guerres dévastatrices au point d'avoir à tout reconstruire. L'ennemi principal a été le feu, innocent, négligent ou coupable, qui a imposé des remplacements qu'on ne devrait pas juger seulement que comme de seconde qualité. En ce sens, la réfection de la Chapelle du Sacré-Coeur m'intéresse beaucoup plus que cette horrible lieu de mauvais goût qui la précédait. En fait on a pu épurer et conserver ce qu'il contenait de meilleur. Mais les trois autres véri-



23



24

tables ennemis de notre patrimoine sont la démolition, la transformation et la juxtaposition.

Le premier me paraît la cible préférée du moment. Les groupes de pression, la plupart actifs à cause de l'implication d'architectes anglophones à leur origine, ont dû alerter l'opinion publique à cause d'impardonnables destructions qui servaient les ambitions de crapuleux spéculateurs comme M. Azraeli qui a eu même l'effronterie de laisser une plaque **23** à son nom sur l'emplacement mémorable de la Maison Van Horne. Elle commémore l'initiative du remplacement que nous pouvons tous décrier aujourd'hui. Cette réaction nécessaire n'empêchait pas les destructions, les a retardées à quelques reprises, les a condamnées à chaque fois.

Même récemment on a pu encore constater la vergogne de certains spéculateurs. Mais le changement important qui est intervenu demeure la récupération de l'argumentation «conservationniste» par les promoteurs eux-mêmes, par les multinationales, les banques et même des groupes comme la Chambre de Commerce de Montréal pour qui elle sert de fleuron respectable sur un blason corporatiste.

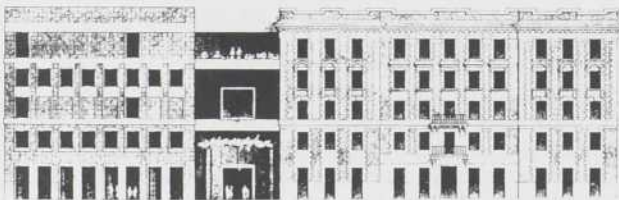
Même si la maison Alcan a prouvé avoir consciencieu-



25



26



27

sement rempli son devoir et réussi une intégration architecturale de haute qualité sur la rue Sherbrooke, ce ne fut malheureusement pas le cas de la Banque Mercantile 24 qui a transformé les résidences victorienne en pures façades sur la même rue.

Le problème se pose actuellement de la démolition ou de la transformation d'un exemple important pour tous: le New Sherbrooke. Il doit, soit disparaître pour permettre à Moshe Safdie de créer un tout nouveau bâtiment devant abriter le Musée des Beaux-Arts de Montréal, ou encore il doit être transformé pour accepter sa nouvelle fonction muséologique qui correspond à cette commande.

ARQ a publié récemment un numéro sur le problème du Musée 27. Mon opinion personnelle s'articule ainsi: 1- Il est clair que le Musée ne peut déménager sans céder son terrain et son bâtiment d'origine qui est lui-même un repère historique et symbolique.

2- Il est clair que ses possibilités d'expansion devraient utiliser les espaces convoités en face du bâtiment actuel.

3- Il est clair que le New Sherbrooke a perdu un voisin important lors de la démolition du «Sherbrooke». Mais il a aussi failli à plusieurs reprises depuis, être rasé par de louches alertes d'incendie. Voulait-on, bien avant que le MBA décide de lorgner en face pour y planter sa tente, nettoyer cet îlot qui aurait offert de nombreuses possibilités de développement?

4- Il me semble évident que l'architecture du New Sherbrooke ne s'impose pas, mondialement, ni même localement, par le génie de ses façades ou de ses espaces intérieurs. Au plus faut-il souligner son échelle sur rue qui correspond à la dignité un peu snob du Ritz, presque voisin. Mais déjà les hauteurs de la blanche falaise du Port-Royal ont réussi à briser l'unité.

5- Il est clair que le bâtiment en cause actuellement n'a rien d'institutionnel visuellement. De plus ses ouvertures imposent une trame qui ne peut laisser deviner la présence de salles d'expositions qui devraient s'y trouver.

6- Pourtant la solution qui fait disparaître ce bâtiment pour le remplacer par une nouvelle construction, et naturellement une nouvelle façade, n'est pas convainquante. Le projet de Safdie s'attarde à une monumentalité kahnnienne qui n'a rien de bien original dans cet environnement; il propose un escalier extérieur abrité d'où les «dignitaires» pourront suivre les cérémonies officielles qu'on semble souhaiter sur la rue Sherbrooke. Devrait-on rappeler délicatement à M. Bernard Lamarre la cruelle expérience du Défilé des Machines lors de l'inauguration de l'exposition Léonard De Vinci? N'est-il pas évident que l'escalier original du musée n'a pas besoin de miroir et qu'il peut rester à l'échelle de celui du Metropolitan Museum de New York. Faut-il accepter une proposition de musée qui répond à une mentalité de «parade».

Pourquoi ne pas identifier résolument les portes que nous avons enfin rouvertes (après une autre circonvolution architecturale pénible?) comme entrée officielle du Musée.

7- Il est clair aussi que les consultations publiques ont semé la confusion au sein de la commission qui a rédigé autant de recommandations orientées à maintenir le point de vue conservateur, mettant ainsi en péril même la création d'un bâtiment qui se doit d'avoir une architecture de tout premier plan. Odile Hénault y verrait sûrement encore l'ombre de rivalités qu'elle avait dénoncées dans un éditorial de Section A.

Le problème de ce Musée reste pour moi encore irrésolu et je l'attribue à ce débat sur la conservation. Un

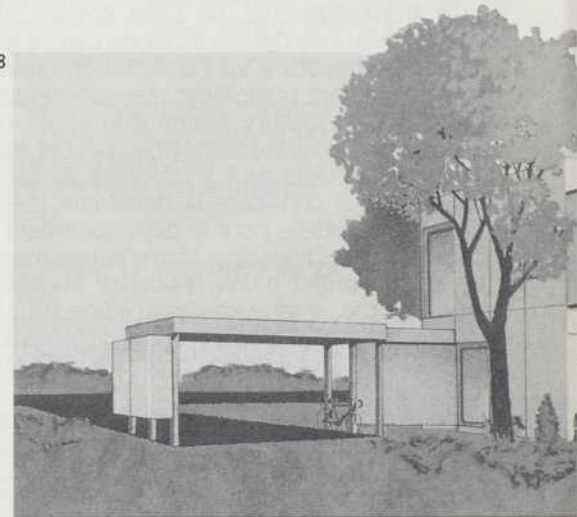
beau fouillis que cette affaire!

Un troisième ennemi de notre patrimoine: la juxtaposition d'un bâtiment de mauvaise facture et d'un exemple digne de préservation. On devrait craindre cette situation devant laquelle on demeure incapable d'interférence. À part les lieux protégés comme l'arrondissement historique du Vieux-Québec ou du Vieux-Montréal et ceux des monuments classés, pour lesquels une Commission officielle a la charge de faire respecter une politique sage, voir père, de développement et de préservation, tout peut arriver qui détruisse le contexte physique d'un bâtiment «conservable».

Montréal ne possède pas encore de politique d'aménagement clairement définie, ni de Commission d'architecture et d'urbanisme qui puisse étudier de façon experte plutôt que fausement démocratique les projets



29



28

de construction à venir; on ne possède plus cette «sensibilité spatiale» qui prévalait à l'organisation physique de nos beaux villages du dix-huitième siècle; ni les experts ni les profanes ne peuvent être garants d'une qualité soutenue qui témoignerait de l'existence d'une culture architecturale.

Bâtir vite et pas cher, le moins cher possible. On pourrait même dire, planifier vite, dessiner sans se questionner et régler les problèmes au moment du chantier, encaisser les honoraires et, hop, un autre prochain projet suivra.

Si le propriétaire néglige de consulter un architecte, il y aura toujours un entrepreneur, un vendeur de tôle ou de briques de béton pour rendre «votre façade bien propre».

Je cite deux exemples qui démontrent cette course folle à «bâtir pour remplir»: coin Sherbrooke et Saint-Hubert 26. Phénomène ignominieux d'insertion d'un bâtiment aux matériaux insultants dans un contexte où la richesse de la pierre témoigne de la qualité passée.

C'est comme ça qu'on détruit la rue Sherbrooke tout aussi durement qu'en forçant un musée à se glisser dans un vêtement qui ne lui convient pas.

Rue Atwater, sud de Dorchester 25. Exemple où l'ignorance et la goujaterie n'ont de compagnie que la recherche d'un profit immobilier dont la collectivité n'est pas bénéficiaire.

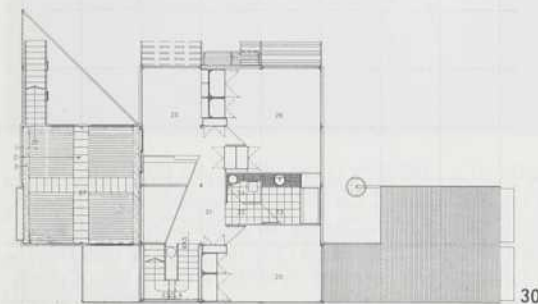
«...Car on ne peut tuer l'esprit de l'Histoire comme on ne peut museler celui de la révolte.»

Pierre Combescot

Les Funérailles de la Sardine • Grasset • 1986.

«Ceux qui sont les plus grands défenseurs du parc du Mont-Royal logent sur les pentes de son buton jumeau.»

• réflexion d'un architecte francophone enragé et donc anonyme • ÉTÉ 1987.



30



LA MAISON DE LA FIERTÉ '87

C'est bizarre que l'appellation idéale - la Maison de Rêve - se soit transformée en maison de la Fierté 28. On a dû réaliser que la maison idéale n'existe pas. La Fierté est à la mode, surtout à Montréal. La Fierté avait une ville, elle a maintenant pignon sur rue.

J'ai fouillé tout de même un peu dans le dossier de présentation de l'architecte Jean-Eudes St-Amant pour connaître et comprendre pourquoi sa proposition d'une maison «préfabriquée» avait séduit les juges de ce concours. Du moins en quoi je devrais, moi aussi, être séduit voire même convaincu.

J'aimerais considérer tout d'abord le point de vue théorique que l'architecte expose dans un texte de 16 pages qui m'a paru surtout construit pour la seule justification d'un parti architectural «additif», où la transformation continue doit refléter un besoin humain essentiel. Nous savons que ces préoccupations des années 60 ont accusé un vieillissement certain devant la mobilité qu'ont de plus en plus offert la ville et la diversité de

son parc immobilier.

La maison de la Fierté '87 propose un système constructif ouvert, un réseau structural tridimensionnel qui permet l'accroissement ou le rétrécissement du logis, à volonté. Personne ne peut nier l'attrait tout autant intellectuel qu'économique que procurent les recherches dans le domaine de la préfabrication de l'habitat, et d'ailleurs les Japonais ont pris la relève des Européens dans ce domaine. Personne ne peut nier non plus l'intérêt que doit démontrer le milieu de l'industrialisation pour assurer l'extension de ses marchés et sa survie future. Mais le rétrécissement du logis implique un réseau d'échange des éléments tout aussi important que celui de la distribution originale.

Le système structural a des limites quant à son extension verticale, ce qui l'empêche de proposer de nouvelles typologies ou de reprendre concrètement les propositions mégastructurales d'un Yona Friedman.

Le choix d'un module de 2400m afin de répondre à des besoins «d'habitation, petits édifices administratifs, normes de transport routier» me laisse perplexe. La question qui se pose ici n'est pas celle du choix modulaire mais bien celle de l'adéquation de l'habitation avec le petit édifice administratif. L'appropriation des espaces d'habitation est complètement différente. L'identité qui en résulte est aussi différente. Comme il appert que le système ne peut répondre, sans modification importante, à une insertion véritablement urbaine de moyenne densité et de polyvalence d'occupation, une mise en marché sérieuse ne peut que recommander une seule des applications suggérées. Qui veut vraiment que son logis ressemble à la PME du coin?

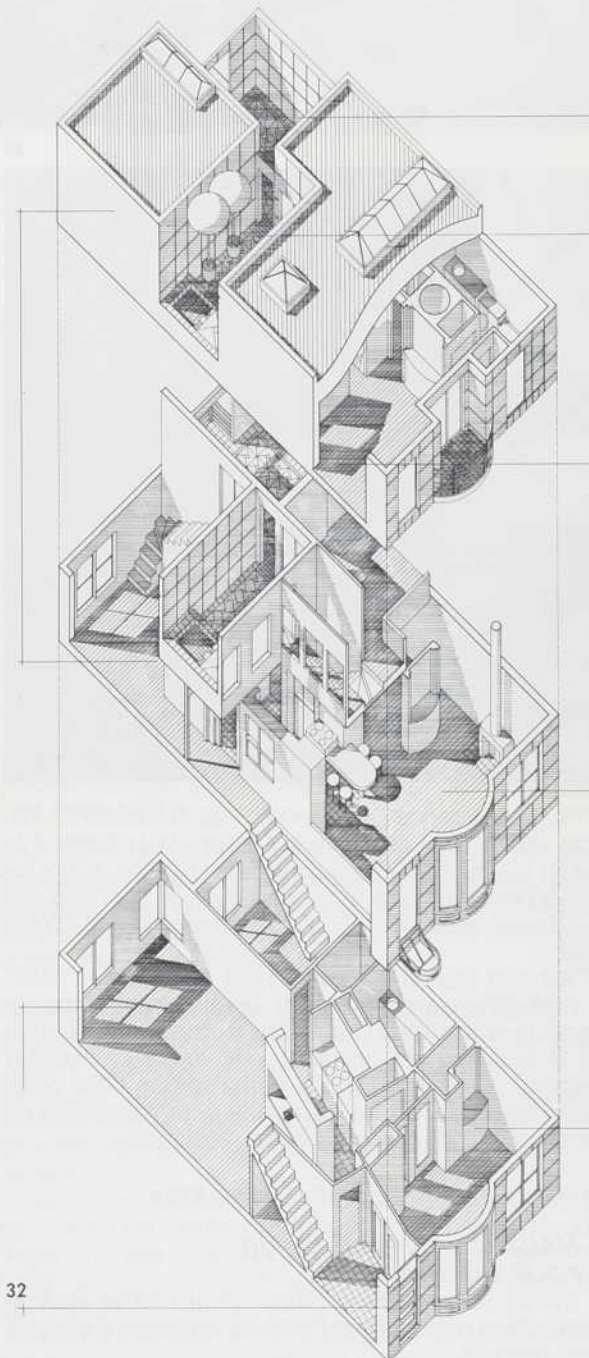
L'intérieur de la maison de la Fierté reprend à la lettre les fonctions identifiées culturellement dans nos milieux moyens, y compris les «gadgets-banlieue» qui caractérisent la mise en marché actuelle de l'habitation 29, 30. Le comptoir-déjeuner plutôt qu'une table de cuisine, la fenêtre-jardinet à défaut d'une vraie serre, le patio-terrasse pour les quelques occasions de BBQ et l'abri d'auto pour les deux voitures de la famille parfaite. Malheureusement la «décoration» conçue pour répondre aux exigences publicitaires d'un Salon de l'Habitation reflète peu la situation d'un petit propriétaire qui doit utiliser les possessions qu'il a accumulées depuis un certain nombre d'années, et son appropriation des espaces aurait été bien différente.

Le vivre a une géométrie carrée confortable et la cuisine a un lien intéressant avec une petite pièce attenante qui était aménagée en atelier. Pourtant l'espace qui reliait le salon et la cuisine était flou et restreint, le comptoir-déjeuner créait un espace résiduel peu intéressant à cause de son obliquité, et la transition de la cuisine avec l'atelier demeure incertaine à cause du manque de clarté dans le positionnement des matériaux. La percée verticale en oblique qui relie les deux étages ajoute une géométrie qui veut adoucir la rigidité du module alors que je crois plus important de mettre en valeur cette modularité par une solution rigoureuse. En effet les îlots, salles d'eau et armoires chevauchent la trame des recouvrements et on en retire l'impression que le constructeur a utilisé plusieurs systèmes à la fois. Les pare-soleil débordent ou suivent la fenestration et une autre oblique structurale extérieure ressemble à une solution de dernière minute.

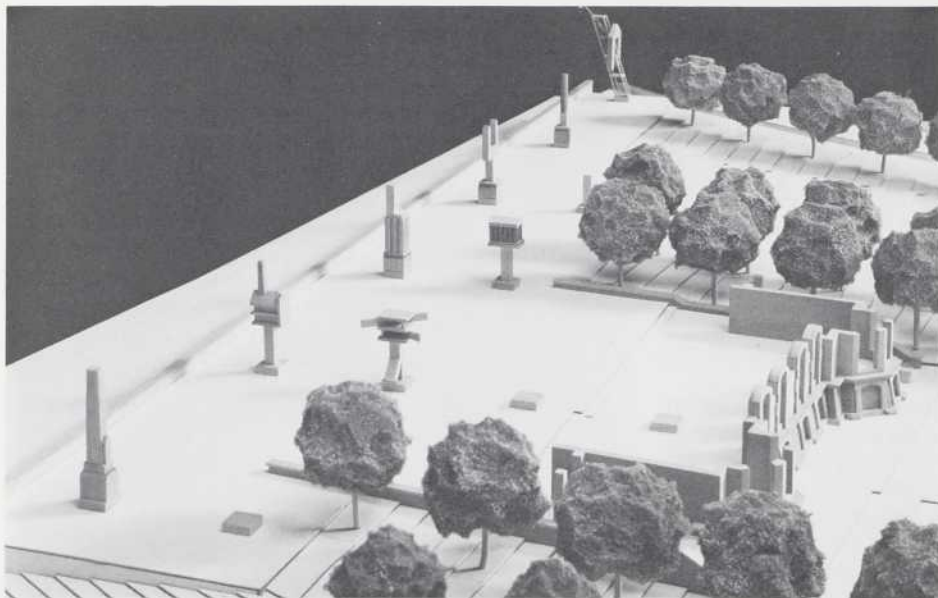
En fait, en regardant le travail de Jean-Eudes St-Amant sur plusieurs années, j'y ai vu plusieurs résidences de haute qualité plastique, avec des espaces recherchés, des agencements et des entrelacements de matériaux surprenants. Mes préférées sont la Résidence Bélanger



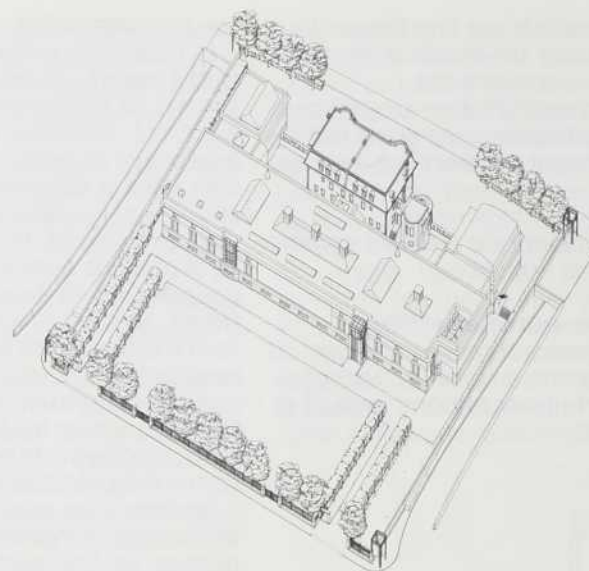
31



32



35



34



36

d'une situation hypothétique, a été conçue par l'Atelier Poirier/Despatie sur le thème des 3 générations 31 (voir page précédente). On l'a nommée la maison Multi-âge ou la maison Dumaurier, son commanditaire. Ici, point de concours. Une idée et une solution qu'on propose et vers laquelle s'est précipité le grand public. Imposante de stature (un triplex), attirante à l'oeil (coloris à l'appui), elle dominait l'espace d'exposition du Vélodrome.

Le principe présenté est le suivant: à un moment de la vie, trois générations de la même famille pourraient se partager les espaces d'une maison urbaine et, (morale de l'histoire) consolider ainsi notre tissu social par trop élaté.

Pourtant c'est une situation qui existe dans nos milieux urbains et peut-être même souvent dans nos milieux ruraux. Les cellules familiales acceptent la séparation traditionnelle par étage mais elles décident des rapprochements et des voisinages qui leur paraissent les plus appropriés, au gré, soit du cycle des naissances et des décès, soit de l'évolution plus ou moins rapide des individus et de leurs relations 32.

Le prétexte de la Maison «multi-âge» me paraît donc factice mais il réussit en une même proposition architecturale à revaloriser une option résidentielle dans une période où la société favorise plutôt le regroupement des générations plus âgées dans des foyers conçus à leur intention, et, de plus, à développer une solution spatiale dont la typologie pourrait se prêter à un plus vaste éventail de rapprochements humains.

Cette situation pourrait avoir été décrite à la une dans tous les journaux qu'elle n'aurait pas eu plus d'impact sans l'aide d'une première mise en forme. C'est un des aspects du marché que les entrepreneurs ont compris il y a longtemps en proposant une maison modèle. Et même si aujourd'hui on vend des condos «sur plans» à une clientèle impatiente d'être propriétaire, je persiste à dire que le grand public possède l'incrédulité proverbiale de St-Thomas devant le produit architectural. Il préfère le «voir» avant d'y croire.

La solution formelle de cette maison demeure traditionnelle dans ses juxtapositions de fonctions mais autrement elle offre des beaux moments «spatiaux», une générosité de lumière, quelques aberrations de planimétrie et une volonté ornementale en façade qui connaît son Waterloo au moment de brandir un seul des anneaux olympiques.

Ma visite m'a convaincu de vieillir au plus vite pour occuper l'appartement du rez-de-chaussée réservé aux grands-parents. Le zonage des territoires permet même l'isolement des tendresses, la culture paisible des fleurs autant à l'avant qu'à l'arrière, la lecture ou le tricot dans un vivoir à la douce et chaleureuse fenestration. Le positionnement oblique des services fait oublier leur présence centrale. Il reste à espérer qu'une qualité d'isolation parfaite donnera à la chambre à coucher le confort d'un sommeil habituellement prématuré et fragile alors qu'elle est surplombée en partie par la salle de lavage et par un repaire d'adolescents.

Les deux autres étages sont isolés verticalement plutôt qu'horizontalement. Les parents à l'avant avec un espace familial de repas, les adolescents à l'arrière, avec possibilité merveilleuse d'escapades nocturnes.

L'accès préféré de tous, et combien québécois, se fera par la cuisine alors qu'autrement le vestibule mène au vestiaire et à un escalier (que les plus jeunes ou les visiteurs n'ont pas à emprunter), à une buanderie (que personne n'aura de plaisir à visiter), et à des toilettes qui ne sont pas obligatoirement le seul lieu d'aisance. Donc le plus court circuit vers le salon, la salle à manger et la lumière, c'est par le laboratoire culinaire. Même si la pièce de séjour des adolescents est occupé surtout par un escalier et une circulation oblique, les chambres se disposent sur deux étages, ce qui règle «beaucoup de chicanes» à cet âge. Les terrasses sont un merveilleux lieu de rencontre et d'isolement, permettant d'épier les actions ou les conversations qui engendrent ou décident du sort des plus jeunes.

La fenestration de la chambre parentale favorise l'exhibitionnisme ou convoque l'installateur de draperies. Malheureusement le comptoir-déjeuner me rappelle celui de la maison de la Fierté et l'imposition aberrante d'un «must» petit-bourgeois que j'associe au «fast-food» et à l'action acrobatique de «téléviser» devant son repas. Occasion unique de collectionner des sièges de toutes formes, hauteurs, styles qui se voisineront en se jaloussant et participeront à l'embarras du choix et de l'espace plutôt qu'à son articulation.

La générosité de la lumière est transmise tout d'abord par des lanternaux précisément situés à l'entrée commune et à la frontière des salons des parents. La fenestration intérieure ouvrant la cuisine sur l'escalier d'arrivée est impressionnante et les baies courbes de la fa-



(1975), la Résidence Gousse (1971), et la Résidence Gagnon (1976). Si je compare la Maison de la Fierté à la Maison sur pilotis (1971) du même architecte, je trouve celle-ci beaucoup plus ordonnée, avec un plan plus serré. Il existe aussi une oblique qui prend valeur d'être seule.

C'est clair que je n'ai pas acheté de billets au Salon de l'Habitation qui m'auraient donné une chance de gagner la maison de la Fierté. Mais je crois que si Jean-Eudes St-Amand a été proclamé «Architecte de l'Année» et «porte parole» de l'O.A.Q. en habitation pour cette même période, c'est qu'il le mérite pour l'ensemble de son travail plutôt que pour cette réalisation.

«La répétition est un crime», Lucien Kroll

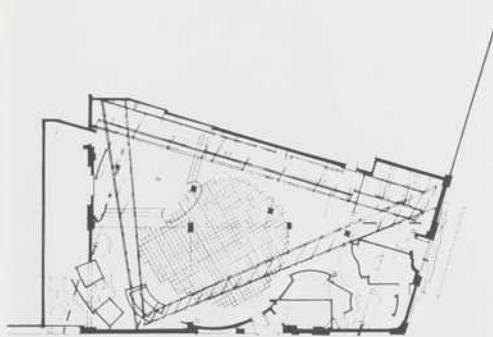
LA MAISON D'EN FACE, DEPUIS ET POUR 3 GÉNÉRATIONS

Au même Salon de l'Habitation, vingt mètres environ séparaient la maison de la Fierté de la maison d'en face, et un monde!

Cette maison urbaine, maquette grandeur nature



37



38

36, 37, 38, 39, 40

«MEKANIKS», intervention spatiale au BAR BUSINESS, conçue et réalisée par Sophie Charlebois, architecte, (supervision: Jacques Rousseau, architecte).

Un bar dans un bar, un espace théâtral cintré de ses coulisses. La structure indépendante de bois délimite le triangle de la «scène» centrale. Les morceaux du mécanisme: roues, trames et courroies dessinent un mouvement calqué sur le rythme et les proportions du corps humain. Le concept mécaniste se marie à l'organique du bar original et la lumière donne à cette architecture éphémère le mouvement perpétuel nécessaire à la création d'un impact qui perdure.



39

cade sont amples même si elles ne répondent pas toujours aussi qualitativement à la définition des espaces qu'elles éclairent. Elles organisent pourtant la modénature de la façade et assurent le lien avec la tradition montréalaise.

Mais la façade cède à des emprunts de trame qui demeurent gauchement transposés sur les surfaces fenestrées. Le filigrane métallique qui crée les rambardes du balcon et des fenêtres de l'étage poursuit sa course arbitrairement vers la toiture en interrompant impunément une corniche qui appartient plus à l'esthétique égyptienne que victorienne ou même baroco-montréalaise. Au sommet, un cercle, un anneau fixé en deux points qui remémore une psyché du XIXe, ou bien un hula-hoop qu'on interdit de saisir en le maintenant à bout de bras ou enfin la note que mérite cette partie du projet.

L'OPÉRATION «CASSE-NOISETTES»

Il y a un chantier à Montréal qui perdure et pour lequel les architectes ont un intérêt tout particulier, c'est celui du Centre canadien d'Architecture conçu par l'architecte Peter Rose 34.

Le nouveau musée abritera une des plus impressionnantes collections de dessins, de documents et d'archives d'architecture au monde.

L'emplacement choisi, sur le boulevard Dorchester, n'est pas idéal parce qu'inséré entre les doigts d'une fourchette routière desservant dans les deux sens de l'autoroute Ville-Marie. En particulier du côté ouest, le terrain est véritablement coupé de la bande résidentielle qui lui fait face par la tranchée d'un tunnel qui mène à la ville en contrebas. Par contre ces embranchements ont dégagé un espace offrant une magnifique vue sur la ville et le fleuve en face de la maison patrimoniale. Celle-ci a pesé lourd dans le choix de ce terrain, puisque c'était l'intention bien avouée de Mme Phyllis Lambert, directrice du CCA, de donner un exemple vibrant de conservation du patrimoine.

Donc, un site difficile à traiter mais offrant un défi de choix. Malgré les retards témoignant du souci de tout faire parfaitement, on peut apprécier en ce moment les principaux éléments de la solution architecturale et urbaine.

Celle-ci ne me convainc pas pour plusieurs raisons: la maison Shaughnessy était un duplex victorien qui occu-

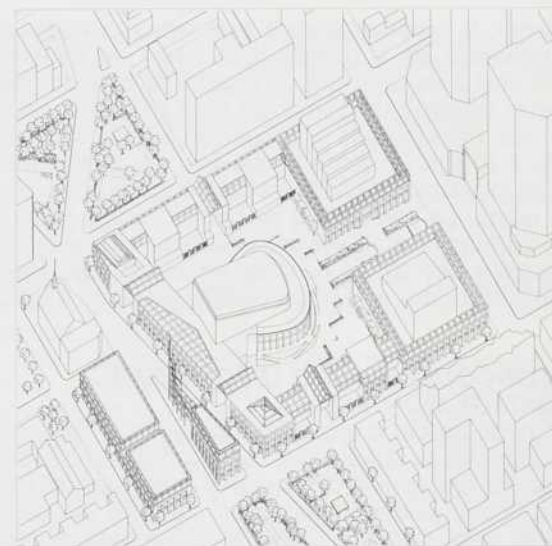
paît une large propriété assurant l'absence de voisins immédiats. On pourrait la comparer au duplex des frères Dufresne dont l'allure générale garde la prestance d'une demeure unifamiliale en terrain dégagé. Cette situation urbaine ancienne a été actuellement transgressée et les deux ailes de la nouvelle construction viennent jouer le rôle d'un casse-noisettes aux prises avec un fruit à l'écorce rugueuse à l'intérieur de laquelle on espère une amande. D'autre part, le parti architectural de Rose vient isoler et cacher la maison Shaughnessy aux visiteurs du musée en transposant l'entrée principale du CCA sur la place bordée par les résidences de la rue Bayle.

Le parti de représenter le mur mitoyen du duplex victorien à l'intérieur du nouvel édifice ne disparaît pas en façade et le résultat est d'autant moins explicite que l'entrée (excentrique) trouve son pendant dans une fenestration imposante qui accorde un semblant de symétrie en façade mais qui se contredit à l'intérieur. La qualité de la taille de pierre et de l'assemblage, sobrement détaillé, correspond à l'intention classique de la composition: une connotation de solidité, continuité, pérennité. L'édifice nouveau n'en reste pas moins statique et peu souriant envers son environnement résidentiel.

Afin de protéger l'environnement immédiat sur la rue Dorchester, le CCA a loué par bail emphytéotique le terrain vague qui lui fait face. Un concours a permis d'accorder à l'architecte Melvin Charney le 1% qui est exigé par la loi pour la réalisation d'une oeuvre qui sera dans ce cas-ci un ensemble de sculpture et cadre paysager.

Ce jardin urbain comprend plusieurs références à la tradition montréalaise autant cadastrale, qu'urbanistique et architecturale. Le jeu de miroir que Charney favorise en répétant la base de la maison Shaughnessy devant l'existence est en continuité avec son projet «Corridor». À la différence que celui-ci évoquait une réalité disparue en construisant quelque chose, alors qu'au CCA, il donne l'impression qu'il a déconstruit une réalité existante, la maison ancienne. C'est peut-être un commentaire critique sur le parti architectural de Rose.

Je m'intéresse à son projet de jardin 33, surtout aux colonnes allégoriques où sont interprétées les structures principales de la ville que celles-là dominent. Ces fragments archétypes d'architecture viennent intensifier une perception visuelle qui pourrait demeurer banale sans ce rappel synthétique. En cela, tout autant



Projet étudiant sous la direction des architectes William McDonald (NYC) et Jean-Louis Robillard - Session Design International 1985 - Dept. Design UQAM.

pour des structures encore érigées et visibles que pour des lieux qui font partie de la mémoire collective, cette approche pourrait apporter une direction nouvelle au problème de la conversation à outrance. Charney devrait se pencher sur le «New Sherbrooke».

L'EXPLOSION DU MONTRÉAL CONTEMPORAIN

Un jour, au début des années soixante, Montréal a découvert qu'elle pouvait vivre sous terre en creusant un terrier qui lui permettrait de poursuivre des activités urbaines malgré son climat hivernal. Acclamations. Une solution originale et maintenant internationalement reconnue.

Avons-nous transgressé le modèle de départ, et forcés ces milliers de mètres carrés sous terre à devenir autre chose que des couloirs d'une banalité écoeurante où l'emprise du corridor fait oublier la notion de place, de lieu même?

C'est bizarre que ce soit à la Place Ville-Marie même que le «couvercle» saute 35, que l'explosion se produise et que la «scène la plus rigoureusement moderniste de



41

Montréal», la place extérieure avec ses colonnades et les surplombs de la grande tour, passe de minérale qu'elle était à un semblant de végétal et laisse poindre de petits lanterneaux diamantés pour chasser la claustrophobie dans laquelle la population a été maintenue pendant 20 ans. On vante le nouveau ciel de Montréal dans les journaux, on habille les bâtiments de notre plus beau granit, on perspective de petits Champs-Élysées. La vie souterraine était-elle une vraie nature? Une réalité sur laquelle devront se pencher les jeunes «designers urbains» engagés par la nouvelle administration municipale.

LES CONCOURS RONA ET LE POPULISME D'HÉRITAGE MONTRÉAL

Point n'est besoin d'expliquer longtemps à un architecte praticien au Québec que des organismes respectables et des entreprises dynamiques et florissantes préfèrent "commundénomatoriser" l'activité de construire au savoir-faire et à l'initiative personnelle de ceux qui, par plaisir ou par besoin, bâtissent leur propre habitat.

Il y a quelques années, RONA a fondé une «université» (le mot a déjà été utilisé dans les journaux) où Monsieur Tout-le-Monde peut acquérir les connaissances néces-



42

saires pour réaliser lui-même de petites constructions. L'auto-construction. Plus économique et plus personnelle, j'imagine. On ne saurait reprocher à une entreprise de matériaux et d'équipements de «scolariser» sa clientèle. C'est la démonstration d'une bonne mise en marché.

Mais cela s'inscrit en contradiction directe avec les visées et les innombrables efforts des associations professionnelles d'architectes qui tentent de revaloriser la présence de l'architecture et le rôle de ses créateurs dans notre société. Pourtant ces mêmes instances acceptent de cautionner cette entreprise pour financer et promouvoir un premier concours en habitation dont les gagnants obtiendraient la diffusion de leur plans dans les succursales de vente de RONA: tout cela est bien légal mais ça fait naître une arrière-pensée tout de même, où je perçois la caution de l'O.A.Q. envers l'auto-construction. Comprends pas!

De plus, la même entreprise est sollicitée pour subventionner le concours de journalisme en architecture. Dès lors, on peut soumettre des textes et concourir dans une section «Bricolage». Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour assurer la diffusion populaire de ce métier pour lequel même les plus conservateurs réclament de façon intransigeante l'expertise technique. Bricolage et architecture ... une nouvelle voie? Comprends pas!

Qui plus est, Héritage-Montréal a trouvé un créneau éducatif à sa mission de sauvetage et de protection de notre patrimoine. Puisque le public recyclera majoritairement son patrimoine bâti, autant le guider dans le droit chemin. Oui, bien, mais également opportuniste devant une telle occasion d'assurer sa propre diffusion au profit des appuis que cet organisme pourrait apporter au développement et à la réorientation des pratiques de l'architecture. En compensation, son action demeure très pertinente face à la création d'un nouveau programme de maîtrise à l'Université de Montréal en rénovation et restauration, et face à son programme d'éducation permanente à McGill où l'encadrement d'un public intéressé demeure un lieu de dialogue avec les experts.

Ces commentaires, acerbes peut-être, veulent souligner que plusieurs gestes sont posés qui partent de bonnes intentions, qui sont «bien vus», approuvés par des organismes sérieux mais qui réussissent à miner



43

tous les autres efforts à promouvoir l'architecture. Se rappelle-t-on qu'on travaille à obtenir des gouvernements la mise en place d'une «politique de l'architecture»? On ne pourra convaincre quiconque de valoriser le rôle de l'architecte si on se permet tous ces écarts de parcours.

Et encore plus d'écueils restent à franchir avant de révéler notre dynamisme(?) sur la scène internationale en 1990.

«Il faut s'habituer à l'expression «post-moderne». Une maison de ce style fait appel aux éléments traditionnels de notre culture. Certains y voient même un rappel quasi-religieux. Une maison post-moderne possède les grands volumes des anciennes maisons et est construite avec des matériaux plus nobles que le stuc et le clin de vinyle, tel le bois, la brique et la pierre. On y fait grand usage de moulures larges et de corniches. On n'hésite pas non plus à y intégrer colonnades, fenêtres rondes et en demi-lune.»

Robert Dubois

• La presse • 10 Octobre 1987 «Les styles de maisons: l'influence de l'acheteur grandit.»

LE NOUVEAU CIEL DE MONTRÉAL *

Depuis quelques mois le plus élevé des nouveaux gratte-ciel projette ses reflets rosés autour de lui avec une prétention diamantaire. La Maison des Coopérants 44 n'a rien d'une maison. Non seulement son nom est ambigu mais aussi la prétention stylistique avec laquelle cette tour entend réussir son insertion dans ce lieu que la cathédrale anglicane avait préservé très longtemps comme un aligné de fraîcheur dans le texte urbain.

L'espèce de tiaré qui la coiffe sert à la démarquer de ses voisins «plutôt modernistes», sans véritablement modifier le «ciel de Montréal». Malgré tout c'est cette élucubration formelle qui a remué le monde journalistique pour qu'il constate qu'enfin, il se passe quelque chose en architecture au Québec. Nous ne devrions pas être dupes au point d'équivaloir l'activité fébrile dans la construction à celle, débile, de la production architecturale.

Il suffit de comprendre que Montréal, dans les années '70, proposait à tout promoteur venant, des centaines de «trous» en plein cœur de son île et qu'on aurait dû



44



45

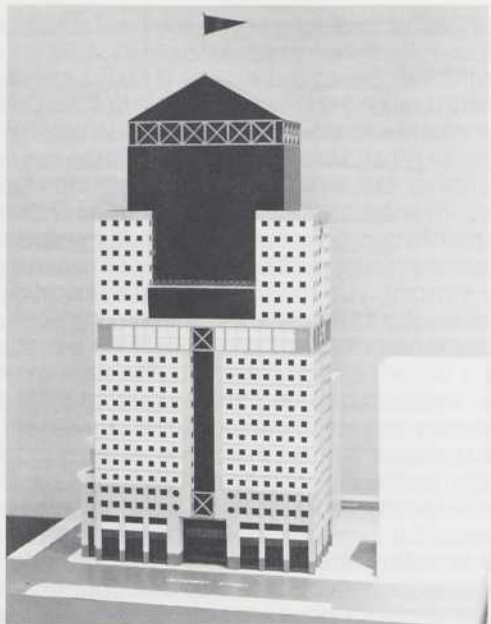
la nommer «Montréal, ville offerte», ou «Montréal, ville à faire». Puisque l'ancienne administration mégalomane avait oublié que le plus grandiose projet aurait dû être le projet de Montréal même, le développement d'un plan directeur sérieux n'a jamais abouti. Et même nos ténors les plus connus ont préféré chanter l'air de «La petite patrie» ou «Sauvons quelque chose» alors que les autres se partageaient l'héritage du Montréal de demain.

Au plus avons-nous pu créer un petit Champs-Élysées en même temps qu'on ratait sa perspective en refusant de reconnaître les possibilités de l'espace extérieur de la Place Ville-Marie, au contraire, celle-ci est devenue un lieu commercial où on plantera le traditionnel bouton d'or.

Ce n'est pas dans le ciel que se vérifie l'évolution de Montréal, c'est à ses pieds et dans ses entrailles que la transformation s'opère.

Sur le plan urbain, on joue aux échecs avec la salle de concert. De case en case on la déplace au gré des Karpov et Kasparov qui réfléchissent chacun à leur tour. La valse «Hésitation» pour le Musée d'Art contemporain, qui aurait pu se danser autour de son parti architectural, doit son nom à l'incapacité des décideurs, et ils sont nombreux, de comprendre que l'enjeu «urbain» est fondamental et prioritaire dans le développement cohérent des espaces de la Place des Arts et de son voisinage (voir page 21). De plus, les tiraillements politiques qui ont écartelé le projet de la Maison des Sciences et des Techniques (ici je comprends les frustrations de Jean-Claude LaHaye) présentent de façon évidente le manque de «leadership» et le manque de «sérieux» qu'un plan directeur aurait pu apporter. Dans le cas de ce dernier exemple, dont la mission de «vulgarisation» convient à un public de tout âge et de toutes conditions, l'emplacement qui offre l'accès «métro» le plus fréquenté, qui se veut une plaque tournante du développement de l'Est de Montréal, qui pourrait trouver une liaison didactique avec le monde universitaire (argument retenu pour l'Orchestre Symphonique), s'impose comme celui de Berri-Demontigny, y inclus la possibilité d'y créer un parc éminemment urbain.

C'est le planificateur plutôt que le promoteur qui devrait déterminer l'occupation du territoire. Un dernier exemple concernant l'implantation urbaine: l'édifice La



46

Laurentienne-Lavalin 41. Malgré un traitement de revêtement assez sophistiqué, je considère que son positionnement à 45 degrés sur le coin Dorchester et Peel est encore le résultat d'un compromis. Une implantation qui aurait préféré le dégagement sur la rue Peel, comme l'a fait Dickinson à la Banque Impériale de Commerce, aurait convié davantage les bâtiments qui bordent la Place du Canada, y compris la petite église qui est reléguée au rôle de «back bencher», à une conversation intelligente sur la qualité de la ville. Il est vraiment trop tard pour y changer quoi que ce soit.

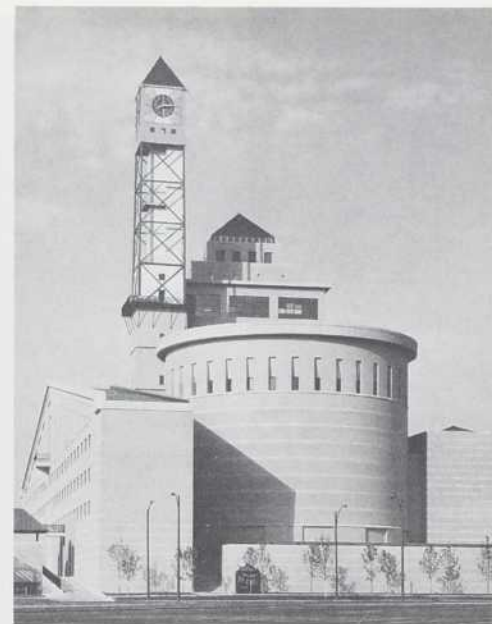
Sur le plan architectural, voici quelques commentaires sur l'imagerie prédominante que proposent les projets récents ou à venir que j'ai pu consulter.

Le langage utilisé dans la composition des bâtiments d'envergure est copié surtout sur celui qu'on peut voir à pleine page dans les revues d'architecture américaines 42, 53. Ce n'est pas nouveau pour les architectes québécois de prendre inspiration sur le modèle américain tant au point de vue de l'organisation de l'agence que des styles en vogue. Cela dure depuis au moins un siècle. Cette influence est pourtant compréhensible dans un contexte où les principaux financiers sont et étaient anglophones et ont toujours cherché à se rapprocher de vos voisins et à leur ressembler, sur toutes les frontières. Mais il est surprenant de constater que certains des bâtiments que nous valorisons le plus aujourd'hui ont été produits par des architectes d'influence européenne, par exemple: Ernest Cormier.

Maintenant que la culture architecturale se répand au moyen d'une affluence de magazines et de publications, il devient de plus en plus difficile de nier l'importance de certaines oeuvres et même d'un ensemble d'oeuvres, post-modernes par exemple, qui subissent tôt ou tard l'effet de la banalisation médiatique. Un peu comme le coup du téléphone arabe, les mots comme le sens du message se retrouvent complètement transformés.

L'exemple montréalais le plus évident est la Tour Félix Martin 43 et sa lecture «égypto-déco-textile-à-motif-de-clef-de-voute.»

Mais parler textile veut dire parler vêtement. Et ce qui me frappe le plus dans l'allure que prennent les plus récentes constructions en hauteur, c'est la façon incroyable de laisser apercevoir ou d'essayer de cacher



47

pudiquement leur nudité moderniste. Rien de nouveau sous le soleil! La bonne vieille tour de verre est toujours là mais elle possède divers manteaux de granit.

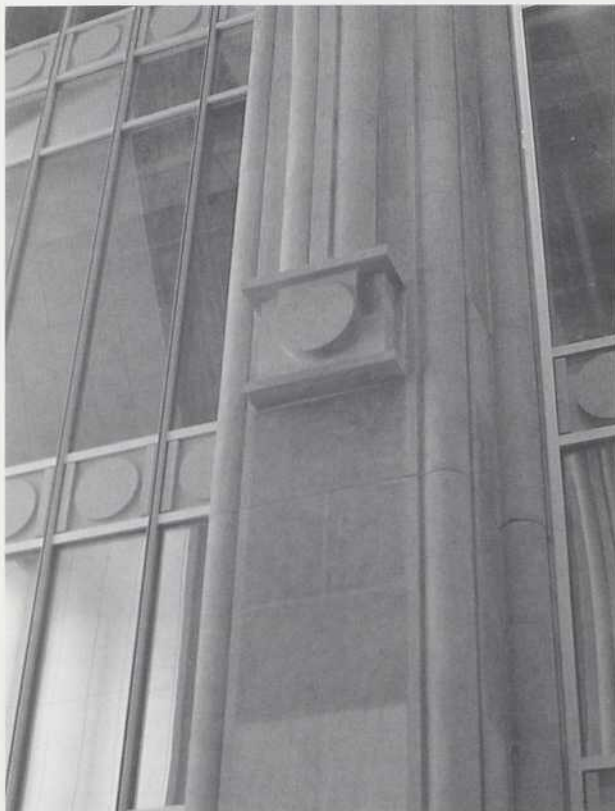
La Place Félix Martin se déshabille à peine parce qu'elle n'arrive pas à dégrafer ce bijou égyptien qui l'étouffe et qui heureusement nous empêchera de constater l'emprise de la cellulite sur cette charpente inélégante.

La tour Montréal Trust 45 expose plus de flagornerie en bombant le torse où l'épiderme reflète encore une certaine jeunesse qu'elle montre avec coquetterie. À ses pieds git un géant terrassé qui a perdu son arme la plus sûre, la salle de l'OSM.

La tour de l'Industrielle-Vie 48 n'ose pas vraiment ouvrir les pans de sa cape lustrée puisque déjà, devant elle, le grand miroir bleu de la BNP s'est brisé en mille morceaux, refusant sa réponse à cette interrogatrice aux épaules rembourrées et à la tête minuscule. Pour comble de malheur, la BNP avait aussi invité à sa porte une petite foule accusatrice qui dénonce la présence de l'Industrielle. Coïncidence ou impertinence, qui sait? Rappelons-nous la murale du Carré St-Louis sur laquelle



48



49



50



51

brûlait l'Institut d'Hôtellerie, sa voisine. Dénonciation, cette fois.

Le public ne connaît pas encore la tour à bureaux 46 qui hissera pavillon à son arrivée au coin des rue Cathcart et Université. Sa façade principale (rue Université) veut respecter la répartition tri-partite du gratte-ciel (leçon III de l'architecture américaine) mais les autres façades ne s'y conforment pas vraiment. L'intention architecturale la plus hypocrite est celle de vouloir respecter le voisin qui est le «New Birks Building». L'imagerie d'ensemble s'inspire d'un motif emprunté à l'Hôtel de Ville de Mississauga 47 (la grille romaine en charpente métallique). Ce motif devient proéminent de par sa situation dans la composition frontale qui se situe d'emblée dans la comparaison que j'utilise. Ici la tour de verre présente sa gorge asexuée au moyen d'une large échancreure du (re)vêtement qui masque les épaules et tombe droit jusqu'en bas malgré la ceinture bouclée qui devrait évoquer la mode napoléonienne. Les pans s'entrouvrent parallèlement pour laisser voir le corps mais sont retenus par une autre boucle à la cheville, là où débute la dentelle simpliste qui deviendra hors d'échelle pour la bestiole que nous serons devenus à sa base. Cette tenue d'apparat exigera que, jamais, la princesse ne se laisse admirer d'aucun autre angle. Le reste on appellera cela: intégration au contexte ou occupation optimale du terrain jusque dans ses moindres recoins. Le lien le plus valorisé avec la ville demeure souterrain pour ne plus échapper à la trouvaille qui est devenue l'orgueil de Montréal depuis les années '60.

Il reste évidemment à examiner de plus près la Maison des Coopérants. Je dis de plus près parce que les seuls commentaires précis entendus dans le public sont ceux qui s'adressent à la coiffe de l'édifice. Une tuque pour «double-patriote»? Un casque de roi «Wisi-Gothique»? Définitivement, un diamant mat serti au sommet d'une bague verticale. Un exercice raté de géométrie descriptive qui a obligé le professeur à lui ajouter une sorte d'échafaudage permanent pour retenir les glaces et neiges de toiture qui pourraient mettre en péril la vie des passants. (dixit le gardien du chantier!)

Les allusions gothiques 49 créées par le besoin de s'approprier une partie du terrain de la cathédrale anglicane et de projeter son ombrage amplifié sur la façade de verre, témoignent d'une option mercantile et servile. La répartition triangulée des forces exprimées dans les derniers mètres de la façade avant d'atteindre leur support terrestre est un euphémisme pour une recherche formelle appartenant déjà au langage précieux de Minoru Yamasaki des années '50, recherche qui fait délibérément affront à l'ogive (à l'intérieur) comme une stylisation efficace et plaquée, présentant en plus des motifs 51 «cercle et carré» d'une architecture classique et néo-classique 50. La masse brillante au soleil attire l'attention mais nous laisse perplexe sur la gaucherie avec laquelle elle reprend à ses niveaux supérieurs une fenestration en bandes verticales dont la pointe triangulaire reprend le motif de la base. Entre les deux, les murs verticaux d'une tour de verre typique qui atteint sur les quatre côtés la hauteur maximale sous la toiture tarabiscotée. Le soir, l'éclairage des étages nous rappelle que rien n'est changé et que cette tour est constituée par l'empilage horizontal des étages. On avait peut-être envie de redonner à Montréal sa réputation de «ville aux 200 clochers»... Ce qui est fantastique dans cette réalisation c'est que si l'image de Christ Church, projetée sur la façade, pouvait être une idée défendable, on est en droit de croire maintenant qu'il y avait quatre églises qui auront laissé leur empreinte sur toutes les faces

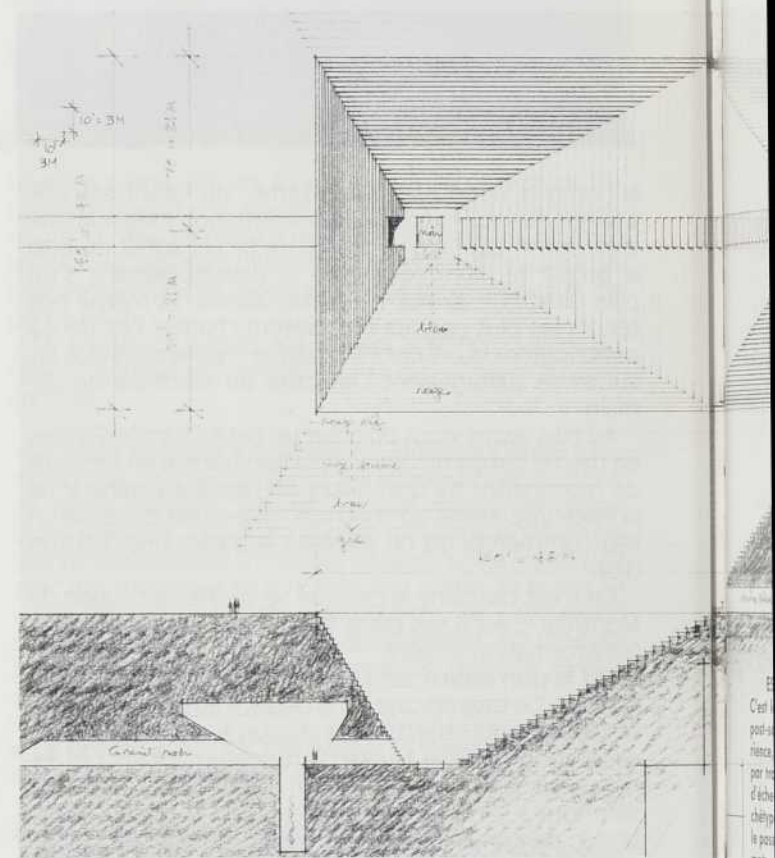
d'un gigantesque suaire rose.

* Titre de la chronique de Jocelyne Lepage • La Presse • Samedi 4 juillet 1987

UNE CULTURE PLURALISTE, UNE TRADITION D'ÉCLECTISME

Le développement culturel du Québec ne répond pas à l'équation mathématique qui trace sans heurt l'élégante hyperbole. Les luttes de pouvoirs qui caractérisent l'émergence d'une nouvelle nation, composée d'éléments fort disparates qui doivent assurer ensemble leur survivance, ont déterminé le caractère pluraliste et souvent désordonné de ce développement.

Les influences de deux grandes cultures qui ne se sont pas seulement succédées l'une à l'autre mais se sont relayées au rythme des prises de conscience, l'ont fait en compagnie de l'interminable pouvoir religieux.



Le passage rapide d'une société rurale à une société urbaine, l'émergence de la nation «américaine» et de sa prédominance technico-économique, l'insistance et l'entêtement d'un peuple francophone à faire valoir sa présence sur le continent, ont subséquemment polarisé les efforts et drainé les énergies de cette société.

Son architecture a démontré tant sa servilité que son affirmation. Du victorien au baroque artisanal et fier, du néo-classique américanisé aux exubérances religieuses des années '60, on peut prendre le pouls des espoirs de ce peuple.

Comment apprécier le moment présent? La tâche est risquée car elle doit faire appel à la lucidité d'une part et au «gros» bon sens d'autre part.

Le constat historique soumet que l'architecture au Québec a préféré le modèle américain 53 dès qu'il a été en mesure de s'imposer. Autant dans ses attitudes de pratique que dans sa stylistique. Malgré tout, l'image

que nous préférons présenter à l'étranger demeure souvent rattachée aux vestiges patrimoniaux qui rappellent certaines des périodes les plus importantes de notre gestation culturelle.

Le constat historique soumet aussi qu'il y a eu création de modèles typiquement québécois en commençant par la réalité vernaculaire de la maison rurale et ensuite de la rue montréalaise avec son filigrane d'escaliers extérieurs, la richesse formelle des églises au Saguenay, l'ingénieuse appropriation du sous-sol urbain.

Le constat actuel soumet encore que l'archi-culture médiatique internationale tend à banaliser l'imagerie post-moderne et à l'imposer à une population qui la découvre comme une nouveauté et comme un signe de progrès.

Du même coup elle renforce pour certains l'attitude régionaliste qui défend la relation nécessaire entre pro-

l'édification d'un Québec « bien géré et qui accepte le beau risque », sont majoritairement anglophones et déjà plus préoccupés de leur réputation nationale ou internationale. Le régionalisme en prend un coup!

Les gouvernements se tournent vers l'entreprise privée pour y emprunter le dynamisme et l'efficacité nécessaire à la « réussite » comme le modèle américain la définit. La commande ne semble absolument encourager la valorisation d'une expression « bien de chez nous » et l'expression « individuelle », même possible, est tolérée plutôt que sollicitée.

Qu'est-ce qui peut justifier alors une expression architecturale distincte de la production internationale actuelle?

L'ère post-moderne n'est pas exclusivement le fruit de la production architecturale, même si c'est celle-ci qui, la première, a formulé les préoccupations qui lui sont caractéristiques. Les retours en arrière, qualifiés d'historicistes, ont multiplié les objets d'inspiration et ont favorisé le pluralisme des influences. Le refus d'une hiérarchisation des valeurs si vaillamment défendues par les académiciens du XIXe et, par la suite, les modernistes puristes, prend la forme d'un refus de poser un jugement rationnel sur les productions matérielles de l'homme et même de ses signes. Pluralisme évident directement relié à la promotion d'un « individualisme » sociétal. La multiplicité des choix d'expression et souvent la douteuse érudition des créateurs ont aussi favorisé l'éclectisme de leur production.

Dire que le post-modernisme est caractérisé par son pluralisme et son éclectisme revient aussi à affirmer qu'il répond viscéralement aux manifestations de la culture québécoise.

Cette adéquation me désastre. Cette similarité d'attitudes me semble le plus dangereux piège intellectuel qui nous permettrait de justifier nos allégeances stylistiques, alors qu'on sait très bien que l'imagerie savante et ironique des débuts du post-modernisme en architecture se résume, aujourd'hui, à quelques signes édulcorés ou de grivoises exagérations qui caractérisent le « vernaculaire-banquier ».

L'importance de l'influence américaine ne me fait pas désespérer devant la profondeur des jugements que nous portons et de l'intérêt que nous manifestons pour nos prédécesseurs, Ernest Cormier en tête de liste, qui ont été plus sensibles aux influences européennes. Influences tout de même, mais qui ont fourni un terrain propice à une expression de notre culture.

Sans production régionaliste probante, sans école de pensée identifiable, le milieu architectural québécois est clairement à la remorque des courants étrangers et des idéologies dominantes. Malgré ses qualités innées qui pourraient l'engager dans une véritable exploration de l'avenir, il préfère aduler et plagier les protagonistes du « star system » tout puissant en architecture, ou tout bonnement travailler dans l'ombre. Peut-être en vaut-il mieux ainsi.

« Il n'y a pas à Montréal de pensée architecturale forte, mais il faut d'abord prendre conscience de ce que l'on a pour aller plus loin. »

Pierre Granche, sculpteur, (52)

citation tirée d'un article de Jocelyne Lepage • **La Presse**, 10 octobre 1988.

« Peut-on dire qu'il y a beaucoup trop d'architectes ou pas assez? En fait, il y en a beaucoup trop qui sont « poche » et pas assez qui sont « bons ». »
(Anonymes, dans un bar.)

ESQUISSE DE MONUMENT POUR UN GRAND ARCHITECTE

C'est le temps ou l'espace d'une postface, d'un post-mortem ou d'un post-scriptum. Une image plutôt, le souvenir, l'expérience d'une expérience, le désir d'un grand désir, un espoir qui illumine le devoir, l'effort par trop souvent aveuglement lucide, un deuil incomparable à l'idée d'échec, mais aux mêmes couleurs. Une poésie qui se fonde dans l'archétype, un rituel presque rêvé d'une oeuvre qui garde sa forme malgré le passage... de lui, de vous, de nous tous. Pièces par pièces, mots pour mots.

Blouin Associés, architectes

duction architecturale et expression culturelle.

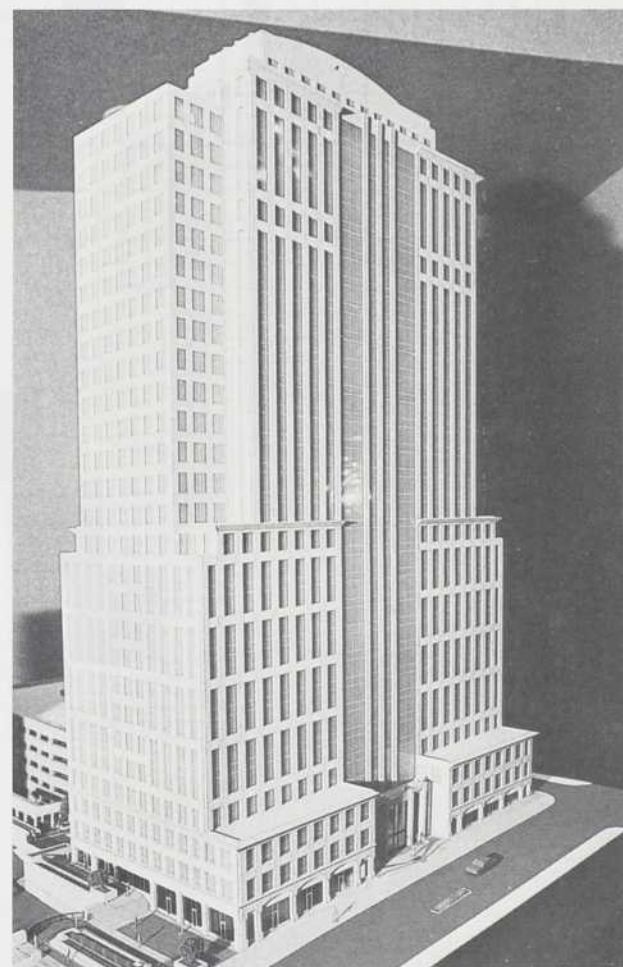
Il faut donc savoir si notre culture québécoise est à ce point forte pour trouver un terrain d'expression personnelle, si ses architectes ont le souci de cette expression, si la « commande » veut ou peut valoriser cette expression; finalement si cette distinction d'avec une production internationale demeure pertinente.

La situation politique du Québec accorde la priorité à l'entente économique avec la société continentale. Les grands moments de l'affirmation culturelle des années '70 ont été conjurés par une récession implacable et désarmante. La reconnaissance d'un Québec « sur la carte » du monde se caractérise plutôt par le voeu de réussir comme les autres plutôt que par sa capacité de s'affirmer comme marginal. La production culturelle ne cherche pas vraiment ce terrain d'expression personnelle en ce moment.

Les architectes d'ici qui sont les plus impliqués dans



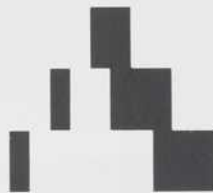
52



999 Peachtree at Peachtree Place, Atlanta
(model; building under construction in early 1987)

53

LE CENTENAIRE DE L'ORDRE DES ARCHITECTES DU QUÉBEC



LE SYMBOLE VISUEL:

La Corporation Architecture 1990 a fait appel au groupe DESIGN COMMUNICATION INC. pour la conception d'un symbole visuel qui doit être représentatif de la réalité du pays hôte et de la thématique retenue, tout en respectant les contraintes de la communication internationale.

UN SIÈCLE À BÂTIR

Le 10 octobre 1990 marquera le centième anniversaire de l'existence d'une association professionnelle d'architectes au Québec.

La Corporation Architecture 1990 a reçu, de l'Ordre des architectes du Québec, le mandat d'organiser les célébrations du centenaire. Dans ce contexte, l'Ordre des architectes du Québec ainsi que l'Institut Royal d'architecture du Canada ont confié à ARCHITECTURE 1990 la réalisation du XVII^e Congrès mondial de l'Union internationale des architectes à Montréal qui se tiendra du 26 mai au 1^{er} juin 1990.

En raison de ces deux événements majeurs, la Corporation Architecture 1990 propose que l'année 1990 soit considérée comme une année d'architecture au Canada. Certains événements majeurs se grefferont à l'ensemble du menu prévu pour l'année 1990, notamment:

- Colloque sur l'architecture et les villes nordiques
- Assises de la Fédération panaméricaine des architectes prévues à Québec
- Réunion internationale des architectes d'expression francophone

Le succès de ces événements repose sur l'implication et la participation de tous les architectes du Québec et du Canada à des événements locaux et régionaux mettant en évidence le rôle de l'architecte dans la société, tout en soulignant ce qu'est une architecture de qualité.

LE 17IÈME CONGRÈS MONDIAL DE L'UIA

L'Union internationale des architectes a été fondée en 1948 pour unir les architectes de tous les pays, sans distinction de nationalité, de race, de religion, de doctrine architecturale ou de degré de développement, dans une union de leurs organisations nationales. Il faut donc être avant tout membre d'une organisation nationale affiliée à l'UIA pour être membre de l'Union et bénéficier de ses services.

Elle a pour mission de représenter l'ensemble des architectes, leurs activités et leurs prolongements: l'aménagement, l'urbanisme, la programmation et la gestion, la production industrielle et artisanale, etc., plus particulièrement dans le cadre des relations internationales:

- entre les organisations d'architectes et les architectes des différents pays;
- avec les organisations non gouvernementales parallèles, en vue de favoriser les contacts interdisciplinaires;
- avec les institutions intergouvernementales avec lesquelles l'Union est, dans son domaine, la seule association officiellement reconnue.

Les congrès, ouverts à toute personne intéressée par l'architecture, réunissent tous les 3 ans entre 5 000 et 7 000 architectes et représentants des disciplines parallèles. Ils sont organisés sous l'égide de l'Union internationale des architectes par une section nationale et les organismes spécialisés du pays hôte, alternativement dans les diverses régions géographiques de l'Union.

Ces congrès permettent à chacun de nouer des contacts personnels et d'améliorer sa connaissance de l'architecture et des habitants du pays qui accueille, par des rencontres, des excursions, des visites organisées.

Il est possible pour les individus, étudiants, établissements professionnels, industriels ou commerciaux, les organisations ou institutions de participer à ces congrès.

L'Union internationale des architectes a son Secrétariat général à Paris, au 51, rue Raynouard, 75016 Paris, France. Télex: 250776F. Téléphone: (1) 288.47.82 et 524.36.88.

Ainsi, la Corporation Architecture 1990 doit mettre sur pied un Congrès dont les objectifs doivent répondre à ceux mis de l'avant par l'UIA.

Pour le Congrès de Montréal, la thématique choisie reflète l'histoire architecturale des Amériques ainsi que le potentiel qu'offre l'Amérique du Nord à l'architecture de demain: cultures et technologies

Hubert Chamberland, FIRAC
Président directeur général
Architecture 1990
Rapporteur général officiel du
XVII^e Congrès de l'UIA

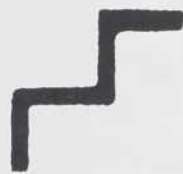
ARCHITECTURE



ROOF



HOUSE



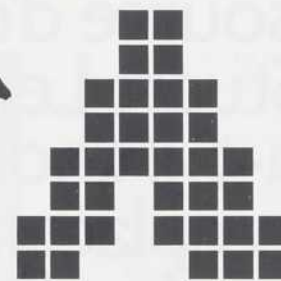
STAIRS

Le toit, représentant les différents types d'abris dans le monde;

La maison, représentant la cellule de base, l'étude de l'espace;

L'escalier, représentant les relations entre les espaces, les communications, les échanges.

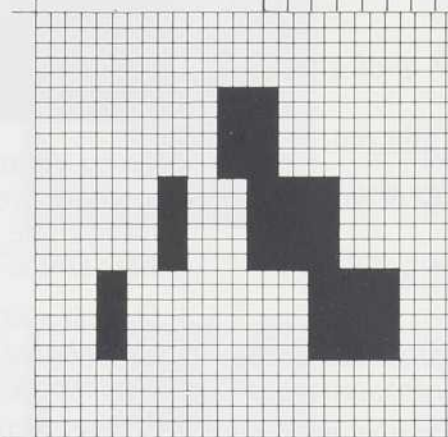
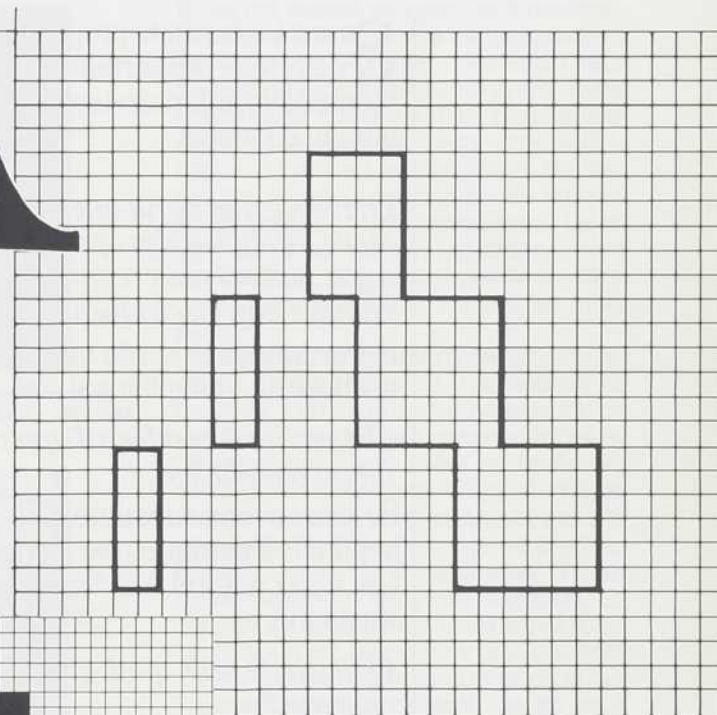
sont les éléments qui ont servi à l'étude graphique de base.



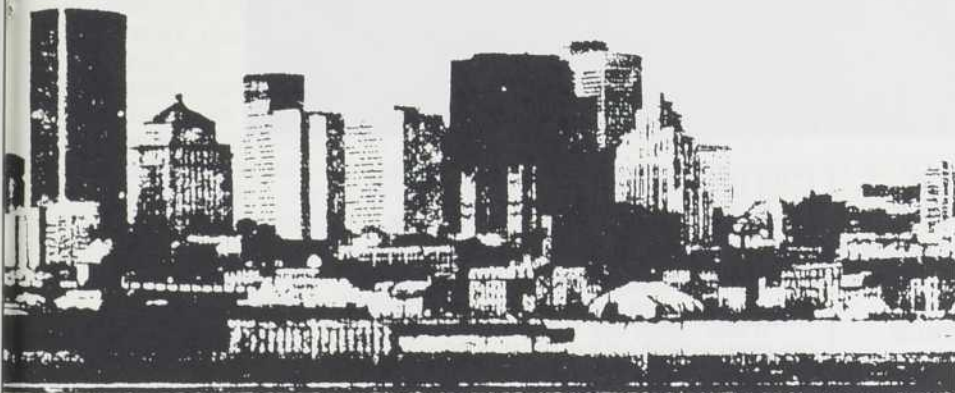
Lorsque décomposée et développée sur une grille on retrouve la pyramide ou le mastaba, symbole de l'architecture ancienne; donc de la préoccupation qu'ont les architectes du patrimoine architectural mondial.

La première lettre de notre alphabet ne pouvait être retenue même si elle représente pour nous l'architecture et l'aménagement.

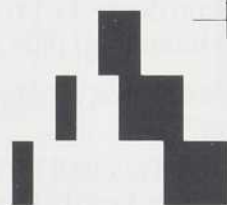
Surdéveloppée, on y retrouve le caractère "informatique" qui symbolise la haute technologie nord-américaine.



La flexibilité graphique de ce symbole permet de l'utiliser à plusieurs fins que commanderont les événements de 1990: Centenaire de l'OAQ, Congrès de l'UIA, colloques régionaux, événements locaux, publicité, bannières, cocardes, dossiers, rapports, bilans, programmes, etc...



On retrouve aussi le profil de la ville nord-américaine dans le gabarit du symbole ainsi que celui de l'humain qui y vit ou subit cette ville: préoccupation de l'architecte aménageur.



Architecture
1990

Quelle source d'énergie Stuart Leibovitch a-t-il choisi pour remplacer les cinq chauffe-eau électriques de son Hôtel-Appartement?

Stuart Leibovitch, propriétaire de l'Hôtel-Appartement Montebello, fut interviewé à son bureau d'Ottawa.

Q: Est-ce que ce fut une décision facile de choisir des appareils à gaz naturel pour remplacer vos chauffe-eau électriques?

R: Pardonnez le jeu de mots, mais le choix fut tout à fait naturel.

Q: Dites-moi, combien d'appareils furent remplacés?

R: Nous avons substitué cinq appareils électriques par 2 chauffe-eau à gaz naturel A.O. Smith à serpentin.

Q: Il y a de cela, quoi, quatre ou cinq ans?

R: Près de cinq ans, oui.

Q: Est-ce que les résultats vous plaisent?

R: Énormément. Je suis très heureux.

Q: Vous avez réalisé des économies. De quel ordre sont-elles?

R: La première année que nous nous sommes dotés des nouveaux chauffe-eau à gaz, nous avons épargné près de 4 600 \$. Et les années suivantes, nous avons conclu que les économies se chiffraient autour de 7 800 \$ par année.

Q: C'est assez considérable.



R: Oui, définitivement. Si l'on compare avec ce que l'électricité aurait coûté, nous avons probablement coupé nos coûts de 50 %.

Q: Cela s'explique sans doute par la hausse constante des coûts d'électricité?

R: Sans aucun doute. Le prix du gaz naturel est beaucoup plus stable.

Q: Que pensent vos locataires du gaz naturel?

R: Disons que l'accueil fut des plus chaleureux. Les 117 locataires sont très heureux car enfin ils n'ont plus à attendre pour obtenir de l'eau chaude.

Pour plus d'information sur toutes les technologies du gaz naturel, s.v.p. écrire à l'Association Canadienne du Gaz, 55 Scarsdale Road, Don Mills, Ontario, M3B 2R3 ou contactez votre distributeur de gaz.

Le gaz naturel, bien sûr.

ANNIVERSAIRES

PIERRE-RICHARD BISSON

65 ANS (1922): LE CONCOURS D'ARCHITECTURE DU "CHICAGO TRIBUNE"



Chicago: édifice du "Chicago Tribune", (projet); Hugh G. Jones, architecte, 1922.



Chicago: édifice du "Chicago Tribune", (projet); Albert J. Rousseau, architecte, 1922.

La direction de ce journal a été certes mieux éclairée dans la définition des termes du concours et dans la publicité donnée aux résultats que dans la constitution de son jury. En effet, les prix offerts ont su intéresser 263 concurrents représentant 23 pays. D'autre part, une exposition itinérante de quelque 135 perspectives a permis au public de 27 villes américaines, dont Montréal, d'apprécier les meilleures propositions. Malheureusement quatre des cinq jurés furent choisis au sein même de la Corporation du "Chicago Tribune" et l'architecte Alfred Granger qui complétait le groupe avait plus d'affinités avec la tradition Beaux-Arts qu'avec les audaces des avant-gardes. Conséquemment, le projet retenu -celui des architectes Howells & Hood, de New York- fit preuve d'un grand conservatisme et les concepts plus originaux d'Elie Saarinen (2^e prix), des frères Taut, de Gropius & Meyer, de Loos et de plusieurs autres moins connus ont été écartés.

Quelques Canadiens étaient entrés en lice: les Torontois Walters & Wilkes, S. H. Penlington et John M. Lyle; enfin le Montréalais Hugh G. Jones. Ils ont développé des solutions analogues, aussi lourdes et disproportionnées les unes que les autres. Des tours aux volumes pyramidés dont les registres fortement démarqués à partir de la mi-hauteur se terminent par un motif académique: une coupole, un temple-mausolée, une loggia ou un monument choragique. Celle de notre concitoyen s'est néanmoins distinguée, obtenant une mention honorable. Elle a aujourd'hui ceci d'intéressant qu'elle apparaît par certains côtés comme une anticipation de la Banque Royale de la rue Saint-Jacques et de l'édifice de la Sun Life, au centre-ville.

Le Québec a été plus concerné par ce concours qu'il n'y paraît à première vue. Outre le fait que cet Alfred Granger qui participait au jury avait été membre de l'A.A.P.Q. de 1903 à 1919, on trouve au

nombre des candidats qui se sont vus attribuer une mention un certain Albert J. Rousseau, d'Ann Arbor (Michigan). Il s'agit en fait d'Albert-Jacques-Joachim-Joseph Rousseau, né à Québec dans les années 1880, collaborateur de Joseph-Pierre Ouellet en 1908-1909 et membre de l'association des architectes de notre province de 1909 à sa mort en 1931 en dépit du fait que la quasi-totalité de sa carrière se soit déroulée aux États-Unis. On ne lui connaît guère ici que son projet de cathédrale de Gaspé -élaboré avec son frère Georges, architecte à Québec- lequel bien que vainqueur au concours de 1931, ne fut jamais réalisé. Il n'en reste pas moins une figure intéressante par les succès qu'il eut à l'École des Beaux-Arts de Paris, son enseignement au College of Architecture and Urban Planning de l'Université du Michigan, ses publications et sa pratique. Aussi je me propose d'y revenir dans une prochaine parution. Pour le moment on pourra apprécier les mérites de sa proposition pour le "Chicago Tribune". Si elle n'a pas l'élan et la justesse de proportions du projet de Saarinen, ou même de celui de Howells & Hood, si elle n'a pas la modernité qu'offrent Gropius & Meyer ni la puissance symbolique sur laquelle Loos avait tablé, elle montre plus de cohérence et d'élégance que les tours imaginées par nos autres compatriotes. L'articulation du sommet est sans doute excessive mais aussi moins gothiciante que celle des vainqueurs.

Pour être juste, il me faut enfin dire qu'à l'inverse de Rousseau, Hugh Griffith Jones -le lauréat montréalais- était d'origine américaine. Né à Randolph, Wisconsin en 1872, il avait étudié l'architecture au Minnesota et l'avait pratiquée une quinzaine d'années au Montana, à Chicago et à New York avant de se fixer à Montréal en 1908.

Nous eûmes longtemps des échanges de bons procédés de ce genre avec nos voisins du sud. Il se pourrait malheureusement que le libre-échange anticipé nous en réserve d'un autre type.

300 ANS (1687): LA NAISSANCE DE BALTHASAR NEUMANN

On ne peut guère se faire de plus beau cadeau de Noël que de revoir ses architectures nées de "l'alliance de la fantaisie et de la rigueur" et manifestes de "la primauté de l'intelligence" (Oudin). Le dernier grand maître du baroque allemand a eu le génie de donner aux eaux de ses sources italienne, française, bohème et autrichienne une saveur et une limpidité nouvelles. De rendre accueillants le faste et la majesté. D'alléger le luxe des ors, la polychromie des marbres et la profusion du décor en les baignant d'une éblouis-



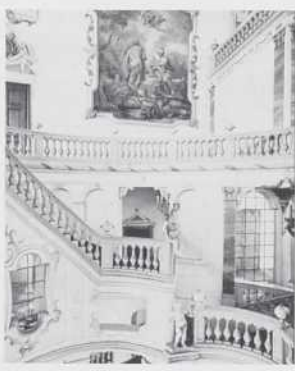
Vierzehnheiligen: église des 14 intercesseurs, Johann Balthasar Neumann, architecte, 1743-1772.



Brühl: Augustusburg: escalier monumental, Johann Balthasar Neumann, architecte, 1741-1748.



Bad Wurzach: château: escalier, architecte inconnu, 1723-1728.



Bad Wurzach: château: escalier, architecte inconnu, 1723-1728.

sante clarté et en les soumettant à la plus stricte ordonnance.

Quand on connaît les sommets de l'art et de la technique que sont ses églises de Vierzehnheiligen et de Neresheim, et quand on a subi l'envoûtement des escaliers qu'il a réalisés aux palais de Würzburg, de Brühl et de Bruchsal, il est facile de croire à l'attribution que certains lui font de cette délicieuse chose qu'est l'escalier du château de Bad Wurzach.

Dans le pavillon central de l'édifice, ses volées se développent autour de cylindres emboîtés dont les parois lacérées sont mises à profit pour transformer la montée en événement. Pour accéder aux paliers supérieurs, il faut un moment sortir de cet espace et y rentrer à nouveau. La progression devient ainsi digression et transgression. Au même instant, l'habituel contrepoint baroque entre plans concaves et convexes n'est plus simplement observé, mais vécu dans l'alternance du dedans et du dehors du lieu. Ajoutés à cela la sensualité des formes enveloppantes, le tournoiement incessant de la perspective, le chatouillement des couleurs, le trompe-l'oeil de la voûte, ... peu s'en faut qu'on ne voit les murs danser!

Il y a d'autres "promenades architecturales", panégyriques de la rampe ou de l'escalier, à la fois rites d'appropriation de l'espace et voluptueuses expériences de déambulation. Ainsi celles de Le Corbusier à la villa Savoye, de Wright au musée Guggenheim, de Meier au Musée des arts populaires de Francfort, ... Je ne sais toutefois s'il en est une qui pousse l'hédonisme aussi loin qu'à Bad Wurzach. En concertant avec le mur, -c'est à dire l'obstacle, qui n'est rien moins que son antithèse- la promenade se donne ici un raffinement presque pervers. On ne peut dire avec certitude qu'elle est de Neumann, mais elle illustre bien sa manière, à la fois savante et viscérale, remportant ainsi tous les suffrages.

On célèbre cette année le tricentenaire de la naissance d'un architecte qui fut toujours au service des Grands mais qui néanmoins se mérita une exceptionnelle faveur populaire. À sa mort en 1753, les citoyens de Würzburg tinrent à s'associer à son cortège funèbre. Au delà des bénéfices qu'ils pouvaient avoir directement tirés du plan régulateur qu'il fit pour sa ville, des routes, des ponts et des réseaux hydrauliques dont il dirigea la construction, des quelques maisons en rangée dont il fut l'auteur ou de son enseignement à l'université, on peut penser que cette manifestation de sympathie, sans doute unique dans l'histoire de la profession révèle la plus profonde communion d'esprit de l'artiste et de ses clients avec leurs temps et lieu.

Mon cher Pierre,

Je conçois que la lettre de Jacques Plante ait pu vous agresser, mais votre réponse, à son tour, constitue une provocation qui appelle quelques mises au point.

Le texte de J.P. soulève en effet un problème réel. À New-York, à Boston et ailleurs les cotes du postmodernisme sont à la baisse. Déjà on nous annonce le retour aux belles années d'avant la crise. Pas plus que vous je ne puis cacher une certaine satisfaction «ironique» (pour récupérer un adjectif célèbre) devant ce retournement trop prévisible. Mais la question est-elle bien là? Peut-on, après vingt ans, rouvrir la boutique «moderne» comme si rien ne s'était passé? Post-moderne, néo-moderne... Les fanfares changent mais la parade continue. Temples, chapelles, «manières de ne pas penser». La vérité luit à Rome, à Paris, à Manhattan, à Los Angeles, à quoi servirait-il d'allumer une lampe de poche à Montréal ou à Buenos-Aires? Il est si simple de suivre.

Je ne vous soupçonne pas d'intentions aussi démissionnaires mais qu'en est-il de votre vigilance et de la rigueur de votre démarche?

Vous lancez un concours sous l'appellation très contrôlée de «l'Esprit Nouveau», puis vous déclarez froidement: «L'Esprit Nouveau n'a pas de lien avec le passé ni avec le futur». Vous avez bien écrit «Esprit Nouveau». Il est trop tard pour plaider l'innocence, la spontanéité, la fraîcheur. L'Esprit Nouveau est situé, daté, signé et, tout à fait entre nous, il n'y est guère question de naïveté, de «quête du nouveau, de l'inédit», encore moins de «l'attitude d'un moment éclaté». Les mots ont un sens qu'il vous faudra bien assumer.

Plus loin, vous déclarez: «L'Esprit Nouveau me donne envie de faire et d'expérimenter au lieu de discourir et critiquer». Vous oubliez un peu légèrement, il me semble, que l'Esprit Nouveau fut d'abord une revue, l'organe d'un discours et d'une critique, fonction qui n'a rien d'inférieur à la pratique, qui en est au contraire le complément indispensable.

«Au lieu» est de trop. Less is more. Une virgule aurait suffi. Et puis, Monsieur le rédacteur-en-chef, lié ex officio au discours et à la critique, n'êtes-vous pas assez mal placé pour insinuer que la «vraie» architecture exclut le discours?

Si c'était là le sens de votre référence à l'Esprit Nouveau, il faudrait bien en conclure qu'il s'agit d'une parodie révoltante et que le «retour à la modernité» n'est pas très bien parti.

YVES DESCHAMPS
ARCHITECTE

Monsieur P.B.M.

Il faut parfois savoir encaisser; lécher ses blessures en silence, dans un coin. Car, malgré ce que vous dites de la lettre ouverte du confrère Jacques Plante, un peu de réflexion avant l'action, avant l'art, ne serait pas inutile en ces temps de désarroi architectural.

Cela éviterait d'abuser du processus d'essais et d'erreurs qui donne actuellement à l'architecture cette profusion de choses les plus contradictoires où le pire annule le meilleur, où toute signification se dissout dans la marée des signifiés.

Et puis, ne ratez surtout pas cette chance inespérée d'ouvrir vos pages à la polémique pour que s'amorce enfin ce débat qu'ARQ appelle de tous ses vœux depuis tant d'années.

Amicalement,
CLAUDE MICHAUD, ARCHITECTE

INVITATION
AU CONCOURS INTERNATIONAL
ANDREA PALLADIO

1 Le prix international d'architecture «Andrea Palladio», organisé par les Ets. Caoduro Lucernari S.p.A. de Cavazzale/Vicenza-Italie, sera décerné à partir de 1988 et suivra un rythme annuel.

2 Au prix, divisé en deux sections comme spécifié au paragraphe n. 4 de la présente invitation, sont admis à participer les architectes de tous les pays, à la condition que, au 1er janvier 1988, ils n'aient pas dépassé les quarante ans.

3 Les gagnants seront sélectionnés par un jury souverain, nommé par les promoteurs du concours «Andrea Palladio» et composé de 4 membres qui éliront parmi eux un président du jury, disposant d'une voix à double valeur.

4 Le prix «Andrea Palladio» est divisé en 2 sections: la première concerne les oeuvres d'architecture qui seront entièrement complétées au 1er janvier 1988 prochain; la seconde concerne les projets non encore exécutés mais qui seront élaborés d'ici la date prévue.

5 Au gagnant de la première section est destinée la somme de 50.000.000 de Lires, à celui de la seconde section 20.000.000 de Lires. Le versement des sommes gagnées sera effectué par virement bancaire. Le jury pourra décerner des prix ex aequo équivalents, selon le fractionnement du montant global.

6 D'ici le 31 janvier 1988, chaque participant au prix «Andrea Palladio» devra faire parvenir au jury auprès du siège des Ets. Caoduro S.p.A. Via Chiuppese, 15 360 10 Cavazzale/Vicenza-Italie, une documentation/photos, constituée exclusivement de diapositives (24x36mm) et une relation technique-explicative (21x29,7 - A4) de 7 pages au maximum, tapées à la machine (1800 frappes) concernant l'oeuvre ou le projet choisi pour être présenté au jury. La date du cachet de la poste faisant foi. En aucun cas, le matériel ne pourra être restitué.

7 D'ici le 15 juin 1988, le jury communiquera aux intéressés, le nominatif des admissions à la sélection finale et, en ce cas, invitera les concurrents à envoyer les originaux de leur propre élaboration. Ce matériel fera l'objet d'une exposition publique à Vicence.

Parmi les participants à cette revue, le jury sélectionnera les gagnants des deux sections du prix. La décision du jury sera rendue publique d'ici le 15 octobre 1988. Les travaux du jury seront complétés par un compte-rendu spécial.

8 Les auteurs invités à participer à l'exposition finale sont tenus d'envoyer à leur propres frais, le matériel original à exposer, soit pas plus de vingt pièces, format 70x100 (horizontal) sur un support rigide. Il est possible également de joindre des modèles et des plastiques.

9 Au moment de l'inscription, les concurrents devront faire parvenir, mise à part les oeuvres, un curriculum relatif à leurs propres activités ainsi qu'un extrait de naissance.

10 Les matériaux utilisés pour l'exposition seront retournés aux concurrents à leurs frais, passé la conclusion de l'exposition.

11 Les Promoteurs, grâce à la coopération de l'éditeur Electa, se chargeront de la publication du catalogue d'exposition.

12 Le prix sera décerné au cours d'une cérémonie publique, organisée à Vicence.

Le jury du Concours International d'architecture «Andrea Palladio» de l'année 1988, sera composé ainsi:
Prof. Francesco Dal Co
Prof. Rafael Moneo architecte
Prof. James Stirling architecte
Prof. Manfredo Tafuri
La fonction du secrétariat du jury sera assumée par l'architecte Carlo Magnani.

La Corporation Architecture 1990 a le plaisir de vous informer de la parution prochaine de l'ouvrage de Pierre-Richard Bisson et Suzel Perrotte

INVENTAIRE DES TRAVAUX D'ARCHITECTES
À OUTREMONT DE 1904 À 1987

Cet ouvrage de 160 pages réalisé en collaboration avec les Presses de l'Ordre des architectes du Québec présente les travaux de plus de 500 agences d'architectes révélés par les archives de la Ville d'Outremont et notamment par les 15.000 permis de construction émis depuis la création du Service des permis et inspections jusqu'à la fin du mois de juillet 1987. Il comporte aussi un index selon l'ordre alphabétique des noms de rues et l'ordre numérique des numéros civiques.

L'inventaire s'adresse à toutes les personnes intéressées par l'architecture et plus spécialement aux citoyens d'Outremont, aux chercheurs et aux étudiants en histoire de l'architecture.

En aidant à comprendre la manière des architectes qui ont édifié l'une des villes du Québec les plus reconnues pour sa haute qualité de vie, il devrait être utile aux propriétaires, aux architectes et aux édiles municipaux soucieux de préserver les caractères essentiels de leur architecture. Il devrait également servir aux agents d'immeubles travaillant dans ce secteur.

À compter du 1er décembre prochain, on pourra se procurer cet ouvrage en se présentant au siège social de l'Ordre des architectes du Québec, 1825, boulevard Dorchester ouest, Montréal, ou en retournant le bon de commande ci-dessous.

Corporation Architecture 1990
1825, boulevard Dorchester ouest
Montréal (Québec) H3H 1R4

Veillez me faire parvenir l'Inventaire des travaux d'architectes à Outremont. Ci-joint mon chèque établi à l'Ordre de la Corporation Architecture 1990 au montant de 12,50 \$, soit 10,00 \$ pour l'inventaire et 2,50 \$ pour les frais d'expédition.

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

ERRATUM

Comme l'arbre qui cache parfois la forêt, la correction minutieuse est parfois source d'erreur!

À chasser la mauvaise ponctuation, on peut laisser passer de plus grossières fautes comme un transfert importun dans le corps d'un texte, qui en coupe la lecture et la compréhension...

Avec nos excuses à M. Joseph Abram, auteur de l'article «L'héritage de Perret» paru dans le no. 39 d'ARQ.

À la page 34, le texte en italique de la 3e colonne (à partir de la 14e ligne) doit être lu en continuité du bas de la 2e colonne.

PAUL FAUCHER,
ARCHITECTE

POSE MÉCANISÉE DES PAVÉS DE BÉTON

Le pavé de béton de plus en plus populaire auprès des québécois, devient plus que jamais accessible pour les projets municipaux, ou commerciaux d'envergure. La dernière innovation dans l'industrie des pavés de béton est sans contredit la pose mécanisée, permettant une réduction des coûts de pose d'environ 40%.

En effet, un premier projet d'envergure dans la région de Montréal a été réalisé par la firme Techni-Pavé au début du mois de juillet, lors de l'installation de 30 000 pi² de pavé Perma-Décor, fabriqué par le Groupe Permacon.

Permacon est le plus important fabricant de produits de béton au Québec. Son leadership s'appuie sur la qualité inégalée de ses produits, et surtout sur l'esprit novateur grâce auquel Permacon offre la gamme de produits la plus étendue qui soit.

La première expérience de pose mécanisée ayant été fort concluante, Permacon propose dorénavant plusieurs modèles de pavé pouvant être installés mécaniquement tel que positionné sur les palettes livrées aux clients: le Perma-Décor, le Perma-Zurich, le Perma-Munich et le Perma-Hollande et Perma-Uni dans le motif lisière.

La pose mécanisée consiste essentiellement en une machinerie spécialisée, importée d'Allemagne, dotée d'une pince de levage fixée à un levier de commande hydraulique permettant de manipuler 1 m² (10 pi²) de pavé à la fois. Utilisé dans des conditions idéales, cet équipement, dont s'est doté l'entrepreneur spécialisé Techni-Pavé, au coût de 50 000\$, permet d'installer 600 m² (6000 pi²) par jour avec un coût incomparable.

Grâce à l'installation mécanisée, le pavé de béton devient une alternative des plus avantageuse comparé à l'asphalte et au béton coulé. On peut désormais installer le pavé sur de vastes superficies pour environ 3,25\$ le pi², ce qui représente à peu près le même coût que le béton coulé (dalle de 4" d'épaisseur).

Plusieurs municipalités considèrent maintenant l'alternative pavé de béton pour leurs rues et trottoirs, d'autant plus que le pavé doit maintenant rencontrer les normes les plus sévères au monde (Normes 1987 du BNQ, Bureau de Normes du Québec). En effet un pavé de béton doit garder 99% de son poids après 50 cycles de gel et de dégel. Le béton de trottoir lui perdra facilement 20% de son poids après le même test. Un trottoir de béton étant déjà un bon investissement pour le payeur de taxe, il devient évident que le pavé de béton est la réponse aux besoins du marché institutionnel.

Permacon et ses 400 employés est fier de participer à cette évolution technologique et compte bien continuer de tracer le chemin de la pose mécanisée du pavé de béton.

LE GROUPE PERMACON INC.



manufacturier

hadrian

STABILISÉ PAR LE HAUT

Les ensembles «Stabilisés par le haut» sont un choix populaire pour les bâtisses nouvelles ou plus anciennes. Fixés au plancher et stabilisés par le haut, ils sont surtout recommandés pour les circulations intenses, comme dans les écoles et les établissements publics et industriels. De conception moderne, ce modèle n'a aucune exigence structurale pour obtenir une installation rigide et peut être installé sur n'importe quel plancher.

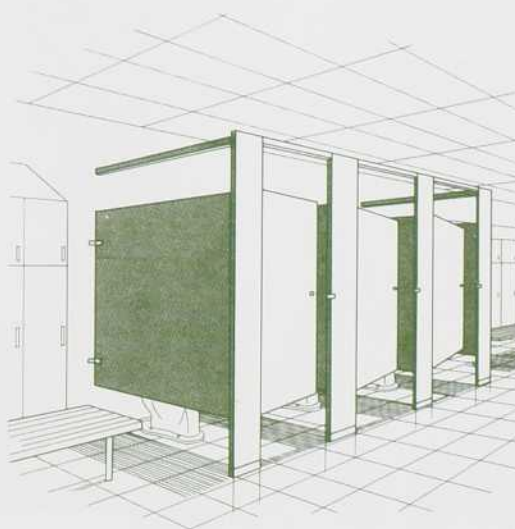
FINI

Tout le métal en feuilles doit être nettoyé à fond, phosphaté et enduit d'un revêtement pulvérisé à base de poudre d'une grande efficacité, cuit ensuite de façon à assurer un fini protecteur uniforme et lisse. La couleur doit être choisie parmi la gamme de couleur Hadrian.

Pour information contacter:

Produits de MÉTAL CHAMPLAIN

2483 GUÉNETTE
ST-LAURENT, QUÉBEC
H4R 2E9
FAX: 333-0038
TÉL: (514) 333-7180



UN DÉCORATEUR DE GUELPH REMPORTE LE GRAND PRIX DE LA DÉCORATION ANTRON 1987 POUR SA CRÉATION DE L'INTÉRIEUR D'UNE VOITURE DE CHEMIN DE FER

TORONTO, le 21 novembre — Donald E. Palmer, associé du Guymark Palmer Design Group de Guelph, en Ontario, vient aujourd'hui d'être nommé Grand Prix du concours de décoration Antron de Du Pont 1987.

Monsieur Palmer a mérité le Grand Prix pour la décoration originale qu'il a faite d'une voiture de chemin de fer pour Canadian General Tower Ltd., important manufacturier canadien.

Ce programme annuel de prix, aujourd'hui dans sa troisième année, vient récompenser les réalisations commerciales et résidentielles remarquables faisant appel à de la moquette commerciale de fabrication canadienne faite avec du nylon Antron.

Le gagnant a reçu le trophée spécial du Prix de la décoration Antron de Du Pont, ainsi qu'un voyage tous frais payés pour deux en Italie, au Salon du meuble de Milan. Le fabricant de la moquette Antron utilisée, Les Tapis Coronet Ltée, ainsi que le fournisseur, Alexanian Contracting, ont eux aussi reçu un prix.

Les cinq mentions honorables, qui ont chacun reçu un prix de 1 000 \$, ont été honorés en compagnie des fabricants et des fournisseurs lors d'un petit déjeuner spécial au champagne organisé aujourd'hui au Centre des congrès de la Communauté urbaine de Toronto. Voici les décorateurs qui ont mérité les mentions honorables:



*Michèle Bélair, de Bélair Pagnetti Inc., de Montréal, pour sa réalisation d'un pied-à-terre pour André Métivier, décoré à l'aide de moquette fabriquée par Crossley Carpets Ltd. et fournie par Perfection Rug Co. Ltd.

*Carol Jones et Susan Taubensee, de City Interiors Ltd. de Vancouver, pour leur réalisation de la décoration du siège social de Reed Stenhouse Limited sur la côte Pacifique. Le fabricant de la moquette est Milliken Industries of Canada Limited et le fournisseur Johnston Floor Co. Ltd.

*Keath Seeton, Gerry Shinkewski et Sally Mills, de Seeton Shinkewski Design Group Ltd. de Vancouver, pour l'aménagement des bureaux de la compagnie d'assurance vie Canada Life. Le fabricant de la moquette est Crossley Carpets Ltd. et le fournisseur Beatty Floors Ltd.

*Robert Duimet, de Robert Duimet, Robert Vachon Associés de Montréal, pour sa cafétéria de 120 places réalisée pour Johnson & Johnson Inc. Le fabricant de la moquette est Milliken Industries of Canada Ltd. et le fournisseur Impact Rug Inc.

*Irving Ellman, de Ellman Bonic Inc. de Toronto, pour sa transformation d'un édifice des années 1930 en un centre de documentation technique pour les Pétroles Esso Canada. Le fabricant de la moquette est les Tapis Harding Ltée du Nouveau Groupe Harding et le fournisseur Fabbri Tile Inc.



LES GENS SONT "AU COURANT"... ILS VEULENT DONC DES LOCAUX TOUT ÉLECTRIQUES.

Les locataires d'aujourd'hui recherchent des locaux propres et calmes, où tout fonctionne avec une précision de boutons-poussoirs.

Ils veulent des bâtiments dotés d'un "cerveau." Ces bâtiments que vous avez construits pour rendre leur travail plus productif, l'environnement plus confortable et plus sûr grâce à des systèmes d'avant-garde tels un régulateur d'ambiance, des clés électroniques, des ordinateurs centraux – et

même des ascenseurs parlants.

Ils recherchent des bâtiments tout à l'électricité, adaptés à leur mode de travail électronique – des bâtiments possédant toutes les caractéristiques d'économie d'énergie des deux E.

Vous avez tout intérêt à planifier et à construire vos bâtiments en y intégrant la technologie des deux E, alors... demandez tous les détails à votre fournisseur d'électricité.



Branchez-vous sur l'avenir...
avec l'électricité.

Imitée, mais jamais égalee



En 1925, Frank E. Best a développé et vendu le premier barillet interchangeable ainsi que le système de clés maîtresses. Depuis, les Serrures Best sont reconnues comme bonnes premières dans la sécurité industrielle.

Ces dernières années, de nombreux essais ont été faits pour imiter l'idée de Frank Best. Après plus de 60 ans d'évolution et d'expérience, l'idée du barillet interchangeable demeure supérieure par sa qualité, sa commodité et son contrôle. Une qualité inégalée car les Serrures Best sont conformes aux plus hautes normes dans l'industrie. Une commodité sans égal car le barillet peut être utilisé dans toute la gamme des Serrures Best. Enfin un contrôle sans égal car Best a le meilleur système de clés maîtresses personnalisées disponibles sur le marché comprenant des codes enregistrés spécialement pour chaque client.

Faites travailler notre barillet interchangeable pour vous. Nous avons plusieurs bureaux à travers le Canada prêts à vous servir et à vous aider à établir votre sécurité. Les Serrures Best Universelles Limitée 9605, Ignace - Suite 'N', Brossard, Québec J4Y 2P3 Tél. (514) 659-2989. Télex: 05-267322.



Notre barillet interchangeable s'applique à toutes nos serrures.

SERRURES "BEST" UNIVERSELLES LIMITÉE

Les fabricants des matériaux
ARBORITE® et **CLADBOARD®**
sont fiers de vous présenter
leur nouveau logotype.

DOMTAR

Produits stratifiés®

Depuis plusieurs années déjà, la qualité de nos stratifiés décoratifs ARBORITE® et de nos panneaux basse pression CLADBOARD® recouverts de mélamine fait l'unanimité à travers l'Amérique. Mais vous êtes-vous déjà demandé qui fabriquait ces produits de renom?

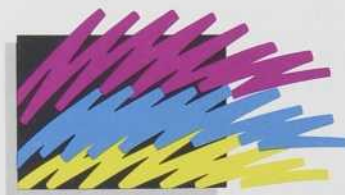
Voilà pourquoi nous avons pensé changer notre nom pour DOMTAR, Produits stratifiés. Car c'est chez Domtar que vous retrouvez les superbes séries ARBORITE®, telles que la série des concepteurs, vous offrant des stratifiés décoratifs dans un vaste choix de couleurs dernier cri; le système spectra, vous permettant de créer vos propres motifs dans des tons parfaitement agencés; la toute nouvelle et superbe série bois pastel; ainsi que la gamme complète de panneaux stratifiés basse pression CLADBOARD® à revêtement de mélamine.

Maintenant, vous n'avez plus qu'un seul nom à retenir pour des stratifiés décoratifs offrant les plus belles couleurs dans les teintes les plus recherchées ainsi que les designs et motifs les plus attrayants.

Il nous ferait grandement plaisir de vous faire parvenir notre brochure couleurs présentant nos produits. Vous n'avez tout simplement qu'à nous écrire... sous notre nouveau nom! DOMTAR, Produits stratifiés, Service de la publicité, à l'attention de G. Yeon, 2021, avenue Union, Montréal (Québec) H3C 3K4.

Marques de commerce déposées de Domtar Inc.

ARBORITE® **CLADBOARD®**





Systeme de toiture ventilee

SIBOFIBRE F.G.
Panneaux de support ventiles

- Permet de ventiler l'isolant de verre sans chape vers les sorties de ventilation adaptees a cette fin.
- Permet de fixer a l'aide de clous le premier pli de la membrane laissant en place toutes les composantes du systeme lors de sa refection.

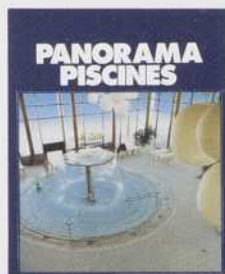
S **SIBOFIBRE** INC.

8755, 4^e Crescent, Anjou, QC H1J 1A9 Tél.: (514) 352-4815

Catalogue et echantillon disponibles sur demande

Projet: centre Pierre-Charbonneau

AIDE DEVIS



Il n'existe pratiquement aucun matériau pour piscines ayant une longévité comparable à celle de la céramique. Les céramiques BUCHTAL ont des propriétés remarquables qui permettent aux piscines de rester longtemps en service, dans des conditions économiques très intéressantes.

Les Carreaux Ramca Ltée
1085, rue Van Horne
Montréal (Québec)
H2V 1J6
Tél: (514) 270-9192
Québec, Ottawa, Toronto

66



LA CORPORATION DES TAPIS PEERLESS

Les spécialistes des tapis commerciaux.

Le catalogue classeur Sweet's 1987 de Peerless offre une variété de nouveaux styles de tapis commerciaux.

Vous trouverez dans cette publication des caractéristiques de produits, des photos de projets complets et un répertoire de nos différents centres de distribution Peerless.

Le guide idéal des tapis commerciaux pour les architectes, designers et décorateurs. Si vous désirez un exemplaire gratuit.....

67



KALEIDOSCOPE DE PEERLESS

Le tapis «commercio-résidentiel» Kaleidoscope allie les plus attrayantes teintes unies mode des tapis résidentiels au rendement exceptionnel des tapis commerciaux.

18 teintes unies constituent la toile de fond idéale pour créer les éclats de couleur qui distinguent la gamme Kaleidoscope.

Fibres en nylon ANTRON XL Du Pont.

Un filament anti-statique intégré. Garantie de 10 ans contre l'usure.

PEERLESS, Les spécialistes des tapis commerciaux.

68



Des systèmes de plafonds

simples
et
raffinés

...conçus pour l'architecte

69



UNE TECHNOLOGIE DE POINTE par American-Standard

Des robinetteries équipées de disques en céramique contre le dégouttement ou d'affichage numérique de la température, cette brochure couleurs met en vedette la nouvelle gamme de robinetteries de luxe Ceramix et Ceramix Electronix pour la cuisine et la salle de bains, offertes dans des finis multiples, du blanc immaculé au plaqué or 24 carats.

70



MARQUESA LANA...

La fibre totalitaire pour des intérieurs inégalés. Créez des agencements parfaits, en employant le même type de fibre pour vos tapis, recouvrements muraux ou recouvrements de mobilier. Des tons unis aux mélanges sophistiqués, les choix de couleurs offrent des possibilités sans limite. Pour une beauté visuelle pratique... Choisissez MARQUESA LANA.

Le traitement Scotchgard fait maintenant partie intégrale de la fibre Marquesa Lana.
Tissus et Fibres d'Amoco Ltée
955 Boul. St-Jean
Pointe-Claire, Québec
H9R 5K3

71



THERMOCUBE

"Ce dépliant est un premier contact avec un matériau passe-partout en construction de tout type. Murs et toits modulaires monocoques, fabriqués en usine. Un design architectural polyvalent et ingénieux. L'insonorisation complètement une isolation supérieure. Temps d'érection minimum. Contrôle privilégié des coûts. Le concept a pour résultat de former une ceinture de murs autoportants sur laquelle repose une poutre-linteau en continu pour soutenir le toit."

72



BRIQUE DE CALCITE



COLLÈGE VANIER
PATRICE POIRIER, ARCHITECTE



PRODUITS ALBA INC.
1-800-463-4920

L'Art
de plaire!

Avec son revêtement
d'aluminium maintenant
disponible en 6 couleurs,
la fenêtre à battants en
pin SELECT est conçue
pour assurer un maximum
d'isolation et un minimum
d'entretien.

LA FENÊTRE À BATTANTS EN PIN SELECT

Un des nombreux produits de qualité offerts par



J.B. CHARRON

(1975)
LTÉE

Manufacturier de portes et fenêtres

12, Lesage, C.P. 300
Ste-Thérèse, P.Q. J7E 4J2
Tél: (514) 430-2421 (Ste-Thérèse)
(514) 871-1233 (Montréal)

Les couleurs réelles peuvent différer légèrement.